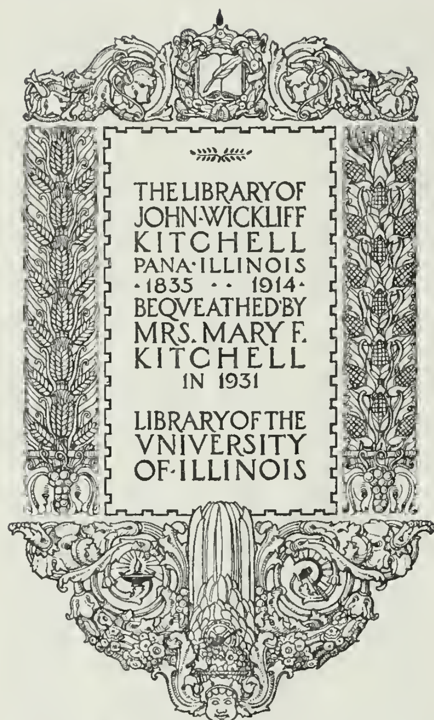
SALON DE 1898



PARIS
GOUPIL & Cie
ÉDITEURS-IMPRIMEURS
JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie
ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSEURS




Salon de 1898
GOUPIL & C[ie]
ALBERT CHARPENTIE
GOUPIL & C[ie] Éditeurs-Imprimeurs
JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C[ie], Éditeurs-Imprimeurs, Successeurs
PARIS & NEW YORK

SALON DE 1898

TIRAGES DE LUXE

De cette édition

IL A ÉTÉ TIRÉ 435 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

10 exemplaires, nos I à X, texte et gravures sur Japon, avec suite supplémentaire de 24 épreuves sur Japon, avant lettre.

425 exemplaires, nos 1 à 425, texte et gravures sur Hollande.

Exemplaire No 6



Goupil & Cie 1898

LE SALON DE 1898

M. BASCHET



GENEVIÈVE

ANTONIN PROUST

LE SALON DE 1898

Cent Planches en Photogravure et à l'Eau-Forte

ET UN FAC-SIMILE EN COULEURS

PAR

GOUPIL & CIE



GOUPIL & CIE

ÉDITEURS-IMPRIMEURS

JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie

ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSEURS

PARIS & NEW YORK

1898


H Zuber pinx — G. Garen sc

LE SALON

LA PEINTURE


Les Salons des Beaux-Arts sont, en cette année 1898, installés au Champ de Mars à la Galerie des Machines.

L'entrée a lieu par l'avenue de la Bourdonnais. Les deux sociétés, celle des artistes français, qui occupait dans les années précédentes le Palais de l'Industrie aux Champs-Elysées et la *Société Nationale* qui était locataire du Palais des Beaux-Arts construit par M. Formigé pour l'Exposition universelle de 1889, se trouvent actuellement placées sous le même tourniquet et séparées par un buffet commun.

La *Société des Artistes français* occupe à l'entrée trente salles disposées pour la peinture. La *Société Nationale* dix-huit salles au fond. Au centre, là où le concours hippique avait naguère établi sa piste, les sculpteurs de la *Société des Artistes français* se partagent l'espace coupé par des massifs de verdure; des tapisseries des Gobelins brutalement placées sous une lumière dévorante sont placées sur les parois extérieures de la *Société des Artistes français*. La *Société Nationale* a négligé la place qui était réservée à ses sculpteurs sous le jour cru du vitrage dépourvu de velum et, après avoir mis dans ses salles de peinture une grande partie de sa statuaire et de ses objets d'art elle a abrité le reste sous une disposition à colonnades versaillaises qui n'est pas d'un mauvais effet.

C'est M. Loviot, architecte, qui a été chargé de tirer parti d'un vaisseau que M. Ferdinand Dutert n'avait pas prévu pour des expositions d'art et du coté de la *Société Nationale* c'est M. Guillaume Dubufe qui a décoré les diverses salles de peintures de tons divers déroulant leurs fonds neutres sous des frises semblables à celles que l'Exposition de 1889 avait inaugurées et qui a, d'accord avec ses associés, repris l'heureuse disposition des œuvres de sculpture que l'Exposition de 1889 n'avait pu faire adopter par les peintres.

Il est d'usage dans la publication que m'a confiée la maison Goupil de parler tout d'abord du *Salon des Artistes français*. Je me conforme à cet usage.

La *Société des Artistes français* expose, en 1898, 3,983 numéros.

La *Société des Artistes français* qui a conquis l'indépendance et qui s'administre elle-même est cependant demeurée la représentation de l'art protégé. Elle ne sépare pas d'ailleurs ses actes des actes administratifs qui ont précédé sa constitution et elle intitule son exposition de 1898, 116e exposition. La *Société des Artistes français* est au reste en droit de se donner ce vernis officiel, puisqu'elle compte parmi ses membres tous ou presque tous les professeurs à l'Ecole des Beaux-Arts, la totalité des membres de la section des Beaux-Arts à

J. HENNER



LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM ET SA FEMME MORTE

J. P. LAURENS



L'ARRESTATION DE BROUSSEL

l'Institut et que toujours elle a eu la prétention de représenter les traditions du fonctionnarisme.

Ses présidents ont été successivement M. Bailly, M. Bonnat, M. Detaille. Cette année c'est M. Jean-Paul Laurens qui dirige ses travaux.

Lorsque l'on pénètre dans ces salles, il faut s'imprégner de cette idée que l'on est là en présence d'un puissant état-major et qu'il est d'illustres chefs de corps auxquels on doit avant tout rendre l'hommage que méritent leurs longs succès. En première ligne il faut citer M. Henner dont le *Lévite d'Ephraïm* est une des œuvres les plus fortes qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps, autant par la recherche du modelé du corps de la femme que par la richesse de coloration du tableau et par la tenue générale de l'œuvre.

Si M. Hébert a une facture vieux jeu dans *Fleur d'oubli*, on ne saurait méconnaître qu'il a su y mettre le charme de ses premières productions.

On retrouve dans *L'arrestation de Broussel,* de M. Jean-Paul Laurens, le président actuel de la Société, la belle ordonnance des meilleurs tableaux du peintre à ses débuts. La scène est dramatique; l'arrangement théâtral.

M. Bonnat dans son *Portrait du général Davoust* et de *Madame Rose Caron* montre une véritable maestria de la brosse et une belle entente du jeu des noirs qui lui est particulière.

M. Detaille avait à retracer pour le compte de l'Etat *La Revue de Châlons* au moment ou Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie accompagnés par le Président de la République se rendent à la gare de Bouy à l'issue de la revue passée dans les plaines de Châlons. Le sujet était ingrat, difficile à mettre en place. M. Edouard Detaille s'en est tiré avec honneur.

MM. Bouguereau et Gérôme ont envoyé au Salon des Artistes français le premier, *L'assaut* et l'*Inspiration*, le second, *Daphnis et Chloé* et les *Femmes turques au bain*. Ils sont l'un et l'autre restés à la hauteur de leurs talents.

Le *Portrait de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française*, ministre des affaires étrangères, par M. Benjamin-Constant, a été admiré au Cercle de l'Union artistique. Il ne le sera pas moins à la Galerie des Machines. Le public se montrera plus froid devant les envois de M. Fantin-Latour bien que M. Fantin-Latour ait au plus haut degré avec M. Henner une âme d'artiste. Il sera en revanche séduit par la grande toile où M. Aimé Morot a représenté dans de vastes proportions *le Duc de la Rochefouchauld-Doudeauville* fièrement campé sur un cheval de belle allure.

M. François Flameng nous offre dans son *Vive l'Empereur*, le dernier carré de Waterloo, une œuvre savamment composée, savamment exécutée qui le met au premier rang des peintres militaires et qui lui vaut les sympathies empressées du public qui s'écrase devant son tableau.

La *Société des Artistes français* a bien fait de disposer dans une salle unique l'ensemble de la décoration du Muséum d'histoire naturelle de M. Cormon (toiles et dessins) dont j'ai déjà dit tout ce que je pense dans le *Figaro illustré*. La salle de M. Cormon est très visitée.

M. Jules Lefebvre a deux portraits d'un beau tracé. Le jour de la visite du Président de la République à la Galerie des Machines, je parlais à M. Jules Lefebvre des prochaines candidatures à l'Institut, en remplacement du très regretté Gustave Moreau. M. Jules Lefebvre s'étonnait à bon droit que le nombre des candidats ne fut pas plus considérable. M. Aimé Morot et M. François Flameng sont en effet les seuls qui aient posé leur candidature à l'heure présente. Pourquoi pas M. Cormon qui est un bel artiste? Pourquoi pas M. Théobald Chartran ou M. Clairin qui, pour n'être encore que des brigadiers, méritent de passer dans le grand état-major. Je ne dis rien de M. Fantin-Latour auquel personne ne pense, qui n'y pense pas lui-même et qui comme M. Henner laisse sagement à la postérité le soin de lui rendre justice, bien que M. Henner ait un jour songé à l'Institut et que l'Institut lui ait ouvert ses portes. J'ai évité de me servir

L. BONNAT



PORTRAIT DE Mme ROSE CARON

SALON DE 1898

BENJAMIN-CONSTANT



PORTRAIT DE M. G. HANOTAUX

du terme de chef d'école en parlant des artistes illustres qui tiennent la tête dans le Salon des Artistes français parce que nous n'en sommes plus à la classification par écoles. Il n'y a pas à l'heure actuelle de lutte entre de grands convaincus épris de leur art et dédaigneux des ressources du métier. A de rares exceptions, l'habileté de main, la science de la composition remplacent tout. Sous cette habileté et cette science, quelques-uns des attardés demeurent fidèles à leur volonté personnelle, mais aucun ne se risque à vouloir l'imposer. Nul ne manifeste la ferme résolution qui détermine les grands courants. Nous vivons au temps des convenances et du savoir vivre. On se ménage et on ménage le voisin.


COMBEFE — [illegible]

Il serait puéril de dire aux puissants du jour. Il y a là-bas au Champ de Mars un homme qui a aujourd'hui soixante-quinze ans, qui est un des plus grands artistes dont s'honorera ce siècle, un homme qui a élargi le paysage, qui l'a simplifié, qui y a enchâssé des figures d'une allure simple et superbe, M. Puvis de Chavannes. Il existe une académie au quai Malaquais et cet homme n'en est pas.

On répondrait que M. Puvis de Chavannes n'a pas fait les visites réglementaires, ce qui est vrai, mais Barye les avait-il faites et n'a-t-il

pas fallu traîner Delacroix par le pan de sa redingote pour qu'il allât sonner aux portes des immortels?

Mais je n'insiste pas sur ce sujet qui est d'ailleurs sans importance.

Et je reviens conformément au programme qui m'est tracé, à l'examen des œuvres des exposants de la *Société des Artistes français*.

J'ai grand plaisir à louer les envois de M. Henri Martin : la *Muse* est un morceau exquis et l'*Apparition de Clémence Isaure aux troubadours* est une page aussi magistralement écrite que les plus belles œuvres du merveilleux décorateur de l'Hôtel de Ville. Les critiques que j'ai entendues formuler devant cette toile de la part de peintres haut cotés et en pleine possession de la faveur publique me laissent indifférent. Il m'importe peu que les respectables règles de la composition n'y soient pas observées, et que M. Henri Martin n'ait pas tenu compte des rapports de tous au gré de ceux qui enseignent l'art de peindre. L'*Apparition de Clémence Isaure* exprime ce qu'elle veut exprimer et je n'en demande pas davantage.

Il ne faut pas exiger d'une œuvre d'art ce qu'elle ne peut nous donner, mais il faut qu'elle nous fasse partager l'impression que son auteur a eue, si toutefois il en a eu une. Que *La Glaneuse* et la *Rue de Village*, de M. Jules Breton, soient des toiles estimables, j'en tombe d'accord. Que dans le même ordre d'idées *L'ex-voto*, de M. Henri Royer, soit bien réglé. Que le *Dimanche en Hollande*, de M. Mac-Ewen, soit d'une observation relativement sincère. Que l'*Ecole Maternelle*, de M. Geoffroy, nous offre une composition ingénieuse, je n'y contredis pas. Mais toutes ces recherches de la sentimentalité s'évanouissent devant une œuvre aussi fortement écrite que celle de M. Henri Martin!

Et cependant, M. Henri Martin n'est pas un peintre au sens où on l'entend aujourd'hui. Il dédaigne, et je l'en félicite, les procédés admis, les oppositions convenues. Aussi ses conceptions brisent-elles heureusement l'insupportable monotomie de facture qui de la première salle à la dernière de la *Société des Artistes français* vous forcent le plus souvent à recourir au livret pour chercher le nom du peintre. Il est



DAPHNIS ET CHLOÉ

BOUGUEREAU



L'ASSAUT

SALON 1898

une des rares personnalités qui se dégagent de cette succession de plus de deux mille toiles qu'on dirait faites, pour la plupart, par le même peintre.

Nombre de portraits méritent d'être signalés à côté de ceux de M. Bonnat, de M. Jules Lefebvre, de M. Benjamin-Constant. Je cite en première ligne le *Portrait de M. Jules Lemaître*, par Ferdinand Humbert, ceux de MM. Dikson, Mac-Ewen, Mademoiselle Louise Abbéma, MadameWentworth, MM. Léon Comerre, Decote, d'Estienne, Besormeau, Herbo, Tardieu, Leleu, Achenbach, Mademoiselle Atché, MM. Jean Aubert, Aviat, Avigdor, Axilette, Baader, Bal, Ballavoine, Baschet, Barthalot, Benner, Bérény, Louis Béroud, Bonis, Bourgonnier, Madame Brouardel, MM. André Brouiller, Mademoiselle Beaury-Saurel, MM. Berne-Bellecour, Chabas, Cot, Debat-Ponsan, Diéterle, Tony Faivre, Flameng, Gilbert, Grimberghe, Guédy, Hall, Hébert, Herkomer, Johnson, Kouznitsow, Krug, Jean-Paul Laurens, Laurent-Gsell, Lehmann, Lemeunier, Lockhart, Marais, Martin-Kavel, Montchablon, Aimé Morot, Roybet, Schutzenberger, Sheard, Alexis Vollon, Wells, Willems, Willette.

On pourrait mettre dans la série des portraits *La Belle Imperia,* de Richter, *Chez la Sorcière*, de Consuelo Fould, *Le Soir*, de Lynch, le *Doux Repos*, de Joy, les *Pensées d'automne*, de Ridel et la *Salomé*, de Juana Romani. Toutes ces productions sont également intéressantes, également préoccupées de la portraiture. La peinture militaire tient comme tous les ans une grande place dans le Salon des Artistes français. M. Jules Girardet pour procéder par ordre chronologique nous représente la *Défense du pont de Thielle*, une rude mêlée. *Le Dévouement*, de M. Grolleron, est bien mis en page. La toile de M. Chartier, *Sambre-et-Meuse*, est d'un arrangement original. Celle de M. Chaperon, *Le Maréchal Ney à Waterloo*, est bonne. M. Emile Boutigny est en réel progrès dans son *Empereur* visitant les ambulances. *Mademoiselle Fifi* a inspiré très heureusement M. Delahaye. M. Checa s'en tient cette année aux grandes manœuvres ou du moins à la préparation des manœuvres en usage chez les Arabes. M. Ralli

a su emprunter une scène émouvante à la dernière guerre turco-grecque. Mais les deux maîtres en ce genre demeurent M. Edouard Detaille, qui a su peindre de remarquables morceaux dans sa *Revue de Châlons*, et M. François Flameng.

Les paysages sont nombreux. M. Harpignies est au premier rang.



[illegible]ONC — [illegible]uaque

Dessin ferme, nettement écrit. Coloration harmonieuse. Au demeurant un maître, M. Wallet a une juste perception des *Effets calmes*. M. Pointelin a bien traité ses *Peupliers*. M. Gagliardini connaît son Midi. Le *Pont Saint-Martin*, de M. Jacquien, me plaît. MM. Joubert, Isenbart, Girard, Kuhstohs ont des envois intéressants. M. Quignon a une belle moisson, pleine, vigoureuse, éclatante de lumière sous un ciel assombri : M. Guillemet poursuit sa route avec une vraie maîtrise. J'ignorais qu'il fût du dîner de la pomme, mais la Normandie s'étend vraisemblablement jusqu'à Chantilly quand il s'agit de boire un verre de bon cidre. Pharamond, rue de la Grande-Truanderie, n'est pas plus normand que M. Guillemet et il a du cidre excellent. Luigi Loir

J. BRUNET



LE CHEMIN DU CALVAIRE



LES MAUVAISES NOUVELLES

conduit son *express* sans accident. M. Appian, qui vient de mourir, a un beau paysage, *Effet de brouillard*. M. Anguin est un maître. M. Wéry mérite d'être noté entre tous, M. Wéry est d'ailleurs plus peintre de figures que peintre de paysage, et à côté de lui M. Archibald Kay, M. Allan, M. Lockhart, M. Bellanger, M. Bicknell, MM. Quost, Bouché, Dabadie, Le Mains, Jamin sont bons à regarder.

MM. Busson père et fils ont une très intéressante exposition. M. Busson père demeure fidèle au paysage; M. Busson fils est épris des sujets de chasse, comme M. Hermann-Léon et les peintres ordinaires des grandes battues des environs de Paris.

S'il fallait au reste citer tous les paysagistes de talent qui exposent à la *Société des Artistes français*, un volume n'y suffirait pas. Car à côté des *Marais de Boves*, de M. Watelin, il serait de toute justice d'en signaler nombre d'autres.

Mais avant d'examiner les savantes compositions qui sont le principal objectif de la *Société des Artistes français* qui a la légitime ambition d'être seule en possession des véritables formules, il me sera permis de parler, comme il en doit être parlé, de l'artiste éminent qui domine de toute la puissance de son talent l'ancien groupe des Champs-Elysées.

Il est en effet un phénomène qui demeurera inexplicable pour les races futures. On se demandera dans une vingtaine d'années, peut-être avant, comment dans une société qui donne annuellement une médaille d'honneur à la peinture, M. Henner n'a pas eu depuis longtemps cette médaille. On se demandera aussi comment d'autres ont eu un degré d'inconscience suffisant pour ne pas s'incliner devant lui et lui disputer cette médaille, comment enfin il s'est rencontré un nombre assez grand de votants pour constituer contre M. Henner d'écrasantes majorités. Je dis contre M. Henner parce que, selon une observation très juste du duc d'Aumale, en matière électorale on vote rarement pour un candidat, mais on vote toujours contre quelqu'un.

L'exposition de M. Henner cette année est d'une telle force, d'un tel accent que l'on ne se lasse pas de revenir devant son lévite et

devant le portrait plus émouvant encore qui complète son envoi.

Cela dit, l'un de ses élèves, M. Marcel Clément, expose un intérieur de café où des joueurs de billard se meuvent dans l'atmosphère avec une justesse d'attitude, une vérité de coloration qui font de ce petit tableau de genre une des toiles les plus intéressantes de l'exposition. Mais j'aborde les compositions.

Sous ce titre : « *Le Chant des Muses éveille l'âme humaine* », M. Rochegrosse expose une toile destinée à décorer l'escalier de la Sorbonne. Tous les mouvements des personnages qui sont nombreux sont calculés, sagement équilibrés et donnent un aspect irréprochable à l'expression d'une pensée qui par malheur ne se fait pas comprendre, si l'on n'a pas l'explication sous les yeux. Il serait toutefois injuste de ne pas reconnaître que certains morceaux de la partie gauche du tableau sont bien traîtés.

M. Raphaël Collin est un artiste des mieux doués. Nous lui devons des impressions personnelles qui ont un grand charme. Sa décoration d'un petit salon du nouvel Opéra-Comique, *Les Harmonies de la nature inspirent le Compositeur*, qu'il expose cette année est d'un plaisant aspect. M. Raphaël Collin qui est un artiste modeste parle très discrètement de la toile *En Été*, qu'il expose à côté des *Harmonies de la Nature*. Cette petite toile est cependant un chef-d'œuvre.

Les toiles de M. Lelong, *Le Démoniaque*, celle de M. Outin, *L'Atelier de modiste*, *L'Amorce*, de M. Chocarne-Moreau sont des œuvres qui par leur aspect tragique, épisodique ou comique retiennent justement le visiteur.

L'Arrestation de Condorcet ou pour mieux dire *Condorcet surveillé par le Comité révolutionnaire*, de M. Jules Benoît-Lévy, est d'une ingénieuse présentation.

Que de talent dans *L'Eternelle chaîne*, de M. Louis Béroud ?

J'aime beaucoup *Le Négus Ménélick à la bataille d'Adoua*, de M. Paul Buffet. L'accoutrement du roi des rois est dans sa simple et solide facture d'une harmonie charmante. Les ors ne nuisent pas à



LE MARAIS DE BIONSE (SOMME)



PRAIRIE

la tonalité générale et le paysage est d'une belle impression. Puis ce petit tableau est comme un oasis dans ce désert d'idées où tant de peintres croient pouvoir remplacer la foi par les banales formules d'un système d'arrangement qui reproduit constamment les mêmes dispositions.



Copyright 1898 by B Lemeunier

B LEMEUNIER — *Le Trottin de Par…*

Je ne veux ici nommer personne, mais ce qui frappe dans ces débauches païennes ou dans les sujets chrétiens traités dans les mêmes dimensions que l'on voit cette année en si grand nombre au Salon des Artistes français, c'est une absence complète de conviction, c'est une incessante préoccupation d'ordonner des figures habillées ou nues dans des attitudes qui n'expriment rien que la volonté de ne pas heurter les habitudes de l'œil perverti des visiteurs. Le tableau devient ainsi une reproduction et non une production.

Tous ces jeunes gens qui ont d'excellentes intentions n'ont qu'à regarder, je ne dirai pas les œuvres des maîtres qui ont immédiatement précédé notre époque, mais les deux toiles de M. Fantin-Latour. Tout est là en parfait accord. Rien ne nous reporte à une chose déjà vue. Ce sont là des chefs-d'œuvre d'observation sentimentale qui vous saisis-

sent, vous enveloppent et vous émeuvent. On peut discuter les procédés du peintre mais on est en présence d'une œuvre personnelle. Et je ne crois pas que jamais Salon ait été plus encombré que le Salon des Artistes français de 1898 d'œuvres impersonnelles.

Je le répète et j'insiste sur ce point. Il m'importe peu qu'une composition soit habilement silhouettée, qu'elle occupe de grandes surfaces. Si la silhouette est muette, si les surfaces sont vides, je passe et je réserve ma sensibilité pour le moindre fait divers traité avec goût, pour le plus petit coin de paysage vrai.

Quand on a eu toute sa vie une passion constante pour tout ce qui possède un degré d'art, on en arrive forcément à s'arrêter devant tout ce qui a un accent de vérité, cela sans parti pris de théorie absolue. Le mot le plus profond, le plus juste qui ait été dit sur l'art est celui de Bacon. L'art est l'homme ajouté à la nature. La présentation d'une chose mille fois vue, l'expression d'une sensation mille fois éprouvée, sont toujours intéressantes, à la condition qu'elle soient individuelles.

En dehors de cette recherche de l'inexploré, il n'y a rien. Ainsi je prends un homme qui a été fort malmené, M. Bouguereau. Eh bien M. Bouguereau a le grand mérite d'être lui-même, de voir d'une certaine façon et de traduire comme il voit. Il en est de même de M. Gérôme qui est un archéologue. Ni l'un, ni l'autre n'ont été influencés par ce qui se faisait à côté d'eux. A ce point de vue ce sont deux hommes dont on peut critiquer les œuvres avec autant de violence qu'ils mettent à critiquer, à excommunier même celle des autres qui ne voient pas et ne pensent pas comme eux. Mais que dire de ceux qui les imitent, qui n'osent rien parce qu'ils n'ont pas un tempérament à oser et qui, se tenant dans les lignes symétriques, dans les tons conventionnels, nous offrent de soi-disant compositions d'une rigidité ennuyeuse et qui nous font regretter que l'État dépense tant d'argent à les encourager et leur concède des privilèges qui les distinguent du reste des citoyens.

La *Société des Artistes français* fait, dit-on, grand accueil aux

P. OUTIN



L'ATELIER DE MODISTE

SALON DE 1898

CHOCARNE-MOREAU



L'AMORCE

SALON DE 1898

jeunes gens. Elle est le prolongement de l'Ecole des Beaux-Arts et si elle n'existait pas, si chaque année elle n'ouvrait pas ses galeries aux élèves longuement choyés par ceux qui professent au quai Malaquais, l'art français serait au dire de ces professeurs rapidement débordé par l'art étranger.

En réalité c'est le plus mauvais service qu'ils puissent rendre à la cause qu'ils veulent défendre. Ce n'est pas en étalant ses infirmités devant ceux qui se présentent en pleine santé que l'on fait bonne figure. Que de vieux grognards tels que ceux que je citais tout à l'heure répondent à l'appel. Que ceux qui ont rang dans l'armée de première ligne les accompagnent, soit, mais nous faire assister comme cette année à une revue de la garde nationale plus nombreuse que les années précédentes, c'est vraiment excessif.

Dans l'ordre d'idée qui se dit classique il faut noter M. Gabriel Ferrier, ancien prix de Rome qui a pris la succession de Schlésinger qui n'était pas prix de Rome, M. Danger *avec ses grands Artisans de l'arbitrage et de la paix*, une toile de grande dimension, M. Laubadère avec son *Bal pour les pauvres*, M. Lalire et ses *Sirènes*, M. Grandjean et son *Char du Soleil*, M. Réalier-Dumas, M. Devambez et bien d'autres.

Quand je dis classique, je fais allusion à cette éducation qui procède de traditions qui ont eu leur côté curieux, passionnant même, mais qui se sont perdues à ce point que ceux qui s'en réclament brouillent tous les genres, toutes les époques avec cette désinvolture qui a fait de notre siècle le siècle du bric-à-brac.

M. Franck Lamy, qui a le profond mépris comme beaucoup de ses confrères du milieu dans lequel il place ses inspirations et qui a jadis trouvé le succès dans l'harmonie de gestes féminins, nous donne cette année la *Paix des Champs* et *Octobre*. Comme dans les tableaux que je viens de citer il faut signaler dans ces deux toiles de grandes qualités d'exécution, en envisageant l'exécution à un certain point de vue, mais il faut souligner aussi le désaccord entre les figures et le paysage.

M. Vayson a un bon tableau, *Le Départ pour les Arènes*. M. Lauth s'inspire heureusement de son maître Henner. M. Alexandre Bouché a de l'avenir. *Au Crépuscule* est même plus qu'une promesse. On sent déjà là l'œuvre forte.

M. Roybet accommode *M. Vigneron* en son ragoût habituel.

Je veux signaler encore MM. Adler, Allan, Arus, Allègre, Bellery, Desfontaines, Beronneau, Bicknell, Bisbing, Bohm, Bompard, Bonnet, Eugène Bourgeois, Barillot, Beyle, Jean Brunet, Bunny, Calvé, Camoreyt, Carlos-Lefebvre, Carpentier, Carré, Jules Cayron, Lesbron, Chabas, Charpin, Chetwood-Aiken, Dabadie, Debut, Mademoiselle Delasalle, MM. Robert Dupont, Duvocelle, Elias, Ewen, Etcheverry, Faber du Faur, Faehnlein, Faivre, Gaidan, Arthur de Gravillon, Grau, Guinier, Guédy, Hitchcock, Hirschfeld, Herbo, Jacques-Marie Kay, Kournisow, Kruseman van Elten, Laurent-Desrousseaux, Lavergne, Lebrun, Lecomte, Leroux, Lockhart, Lynch, Marais, Marché, Marec, Mihie, Rapin, Nordgren, Edmond Picard, Pierre, Pinta, Rapin, Raval, Ridel, Royé, Rudaux, Sabatté, Sorella, Suréda, Synave, Tardieu, Tinayre, Troncy, Truchet, Weeks, Withers, Wery. Autant de toiles autant d'efforts, d'aspirations, de dessin. La jeunesse est après tout si respectable même dans ses erreurs qu'on lui doit les encouragements qui peuvent animer ou fortifier sa volonté. Mais de grâce qu'elle en ait une.

Devant le tableau de M. Chocarne-Moreau, *L'Amorce*, dont j'ai déjà parlé, je me plais à revivre les souvenirs des toiles de Biard ou du tableau plus récent de Dagnan-Bouveret, *La Noce chez le Photographe*. Le côté plaisant où le côté anecdotique comme dans *L'Atelier de Modiste*, de M. Outin, ont des séductions qui plaisent à notre esprit français. Et si peu moderne que soit *Le Maître de chapelle de Saint-Marc au* XVe *siècle*, de M. Wagrez, nous sommes si indulgents pour les à peu près que, sans nous inquiéter du plus ou moins d'exactitude de la documentation, nous estimons que c'est un devoir de louer l'exécution de ces tableaux non moins que celle de la *Girouette*, de M. Lequesne, très plaisante en son mouvement.

J. WAGREZ



Copyright 1898 J. Wagrez

UN MAÎTRE DE CHAPELLE

SALON DE 1898

G. CASTIGLIONE



LA VISITE A L'ONCLE CARDINAL

SALON DE 1898

Certes toutes les œuvres que je viens de citer ne laissent pas dans notre esprit la pensée qu'elles contribueront les unes ou les autres à marquer une étape dans la marche de l'art français, mais elles sont la monnaie courante des salons annuels. Elles constituent la distraction que ces salons nous réservent et si en sortant dans l'avenue de la Bourdonnais nous nous faisons cette réflexion que si les trucs du métier sont en réalité souvent décevants, nous n'avons garde cependant de les confondre avec les vulgaires procédés mécaniques dont la plupart des gardes nationaux de la peinture puisent le secret dans l'éducation mutuelle que l'on rapporte de la fréquentation des ateliers.



LE [illegible] — [illegible] *rrcueta*

Involontairement, au reste, quand on a parcouru les trente salles de peinture de la *Société des Artistes français*, on ne garde dans l'œil et dans l'esprit que les quelques envois des hommes qui pensent avec force et qui voient avec sincérité. Leur manière de penser, ou leur habitude de voir peut ne pas être la nôtre. Nous n'en sommes pas moins forcés de reconnaître qu'ils ont leur personnalité et leur caractère.

J'écarte bien entendu de la *Société des Artistes français* l'artiste qui, à mon avis, la domine d'une hauteur telle que tout disparaît

devant lui. Je parle de M. Henner. Mais devant le *Portrait du prince d'Arenberg*, par Aimé Morot, je constate une science de l'arrangement, une présentation habile qui en font un des plus beaux portraits des Salons de 1898. Les portraits de Jules Lefebvre me plaisent par l'analyse du dessin. Celui de M. Jean-Paul Laurens est des plus remarquables. M. Cormon m'intéresse au plus haut degré par ses recherches consciencieuses. Je mets à part MM. Detaille, Bonnat, Flameng et M. Henri Martin, à toutes mes prédilections.

Cela dit, je vais à la sculpture me réservant, après avoir jeté un regard de pitié sur les tapisseries des Gobelins que l'Administration des Beaux-Arts a si malencontreusement prêté à la *Société des Artistes français*, de parcourir les salles des graveurs, des dessinateurs, des aquarellistes et des pastellistes.

Et cependant, avant de quitter les salles de peinture, je tiens à signaler *Les premières communiantes*, de M. Guinier, *La Muse du bois*, de M. Ernest Laurent, *Le Bain*, de M. Paul Leroy, l'*Hercule* vêtu de la peau du lion de Némée, de M. Pierre Laurens, *La veille des prix*, de M. Geoffroy, une très spirituelle anecdote qui fera merveille lorsqu'elle sera gravée.

M. Masure a des marines excellentes et M. Paul-Albert Laurens s'annonce comme un peintre digne en tous points de son père. Il y a dans le *Prêche dans les Cévennes*, de M. Leenhardt, de grandes et fortes qualités. *La perquisition sous la Terreur*, de M. Tony Robert-Fleury, sera très regardée, non moins que l'*Ex-voto* et le *Christ mort*, de M. Royer. Dans son *Vieux pauvre*, M. Sabatté a donné la mesure de son tempérament d'artiste. Un tableau des plus intéressants, j'ajoute des meilleurs, du *Salon des artistes français*, est le tableau de M. Constantin Le Roux, *Après la fenaison*. Rien de plus attachant que *Les Marocains en Espagne*, de M. Dudley-Hardy, et la marine de M. Max Bohm mérite qu'on la remarque et qu'on l'admire.

Notons l'*Orphée* de M. Chalon. *La bourrasque* de M. Albert Laurens. *La dernière étape* de M. Jules Monge.

ROBERT



SOUS LA TERREUR



Il est un usage auquel la *Société des Artistes français* est demeurée fidèle et qui d'ailleurs n'a pas été étranger au désaccord qui s'est produit entre ses membres au lendemain de l'Exposition universelle de 1889. C'est la distribution annuelle des récompenses sous forme de médailles d'honneur, de médailles de première, de seconde, de troisième classe et de mentions honorables.

L'année dernière c'est à M. Henri Harpignies que fut attribuée la médaille d'honneur dans la section de peinture.

Cette année la *Société des Artistes français* s'est décidée à rendre à M. Henner l'hommage qui lui était dû depuis si longtemps en lui donnant la médaille d'honneur. Elle n'a pas décerné de premières médailles aux peintres.

Les secondes médailles ont été accordées à M. Alexandre Bouché pour ses deux tableaux *Au Crépuscule* et le *Puits du Village*. M. Alexandre Bouché est, nous dit le livret, un élève de Corot. Il a un juste et sincère sentiment de la chose vue et le jury a bien jugé en le distinguant.

M. Sinibaldi a reçu une récompense de même ordre pour son panneau décoratif, destiné à la salle des commissions du ministère du Commerce et de l'Industrie. *Les Sciences et les Arts présentent leurs découvertes à l'Industrie.*

Il est toujours malaisé de formuler une allégorie saisissable sur un programme aussi étranger aux préoccupations de l'art et aux conditions de la peinture décorative. On aurait donné un semblable sujet à traiter à un maître comme Jean-Baptiste Tiépolo qu'il ne se serait pas inquiété de la notation scrupuleuse dans laquelle s'est tenue M. Sinibaldi. Il aurait pris parti pour un incident, et l'aurait mis en valeur en sacrifiant les énumérations inutiles. Nous n'hésitons cependant pas à reconnaître que M. Sinibaldi a solidement établi une composition faite pour satisfaire ceux qui lui ont donné sa commande. Le dessin n'en est pas déplaisant. La coloration est vigoureuse et l'architecte du ministère du Commerce et de l'Industrie pourra placer la toile de M. Sinibaldi dans la salle de la rue de Varennes pour le

plus grand agrément des commissions qui y seront successivement réunies.

M. Jules Adler est au nombre des récompensés pour son tableau qu'il intitule *Joies populaires*. M. Auguste Leroux, pour sa compo-



Mme L. ABBEMA. — *Portrait*.

sition de *Samson et Dalila*. M. Jules Adler est élève de MM. Bouguereau, Tony Robert-Fleury et Dagnan-Bouveret. M. Leroux est élève de M. Bonnat.

Le *Printemps*, de M. Guinier, n'a pas seulement obtenu du Jury une seconde médaille. Le conseil supérieur des Beaux-Arts lui a attribué une bourse de voyage, où pour être plus exact, c'est le tableau du *Printemps* que la *Société des Artistes français* a récompensé et c'est le tableau des *Enfants de Marie* qui a décidé le conseil supérieur des Beaux-Arts à donner à M. Guinier l'encouragement qu'il mérite.

Dans un chemin, au milieu des blés, deux jeunes filles, deux enfants de Marie, occupent le premier plan. Le blanc de leurs vêtements se


P Albert Laurens

MONGE



LA DERNIERE ETAPE !..

Salon de 1890

détache sur l'or des moissons semées de fleurs champêtres. Les têtes sont étudiées, rendues avec une recherche du modelé qui rattache M. Guinier aux traditions les plus saines de l'Ecole de Bâle. Les personnages qui suivent, vieilles femmes et enfants, sont traités avec un égal souci de la vérité, sans recherche d'ingénuosité, sans préoccupation du savoir-faire. Le paysage qui dresse au loin l'église du village est d'une grande simplicité et en même temps d'une ampleur telle que l'on est devant le tableau de M. Guinier en présence d'une œuvre forte .Dans la section des dessins et cartons, M. Guinier expose au reste une tête de femme au pastel qui est de tous points digne de retenir l'attention.

Le jury de la *Société des Artistes français* a donné encore des secondes médailles à M. Devambez pour sa *Conversion de Marie-Madeleine*, à M. Wagrez pour son *Maître de Chapelle de Saint-Marc de Venise*, à M. Lazerges pour son *Retour du pâturage, près El Kantara*, une excellente toile qui appartient aux galeries Georges Petit et pour son *Repos au campement du soir, près Biskra*, une non moins séduisante étude qui est également la propriété des galeries de la rue de Sèze.

M. Wery, comme M. Guinier, a été récompensé par le jury de la *Société des Artistes français* et encouragé par le conseil supérieur des Beaux-Arts. Les deux toiles de M. Wery, le *Soir après l'orage* et la *Fille de Penmarch*, sont des meilleures parmi celles qui sont exposées aux Salons de 1898.

M. Wery a un beau tempérament de peintre et nous serions bien surpris s'il ne nous réservait pas pour l'année prochaine une œuvre de grande allure. Le *Soir après l'orage* révèle déjà une belle imagination passionnée dédaigneuse des procédés qui font si aisément valoir nombre de bretonneries chargées d'empâtements déplaisants.

Mademoiselle Delasalle, M. Jamin et M. Sabatté, avec le *Retour de la Chasse*, la *Cité lacustre*, le *Pauvre homme* et le *Philosophe*, devaient attirer l'attention du jury non moins que M. Gagneau qui a envoyé au Salon *Le viaduc des Moulineaux*.

MM. Enders et Umbricht, le dernier surtout, ont de belles expositions. Le *Portrait de M. Kneider* et *Le vieux fumeur* sont des morceaux que j'apprécie plus que le *Char du Soleil*, de M. Grandjean. *Les varechs à Carolles*, de M. Edmond Debon, me plaisent. M. Aviat est un estimable peintre de portraits et M. Prévot-Valéri a deux bons paysages.

Au total les dix-neuf secondes médailles ont été données avec intelligence et l'on ne peut exprimer que le regret de n'avoir pas vu attribuer des premières médailles à MM. Wery et Guinier. J'ajouterais volontiers à Mademoiselle Dufau si son exposition de cette année était à la hauteur de celle de l'année dernière.

Le conseil supérieur des Beaux-Arts a donné à Mademoiselle Dufau une bourse de voyage en souvenir de sa manifestation de 1897 et il a bien fait. Il faut espérer que Mademoiselle Dufau se souviendra à son tour de ce rappel de son exposition de 1897, que le conseil des Beaux-Arts a eu le ferme propos d'encourager.

Dans les troisièmes médailles décernées par le jury de la *Société des Artistes français*, il en est une qui est attribuée à un artiste qui pouvait prétendre à une plus haute récompense. M. Max Bohm a une superbe exposition qui valait une distinction spéciale dès qu'il est d'usage comme je viens de le rappeler de récompenser comme on le fait dans la *Société des Artistes français* par des médailles graduées la valeur des exposants.

Mais il ne faut pas s'appesantir sur cette question des récompenses qui ne résistera certainement pas à l'épreuve de l'Exposition universelle de 1900. On s'apercevra à ce moment que dans notre loyale atmosphère française il est abusif de vouloir étiqueter et classer le talent et que l'artiste dans son indépendance ne doit pas avoir d'autre juge que le public à qui on s'efforce vainement de donner des indications dont il n'a en réalité nul souci.

Autant l'institution du prix du Salon, qui est due à M. le marquis de Chennevières et la création des bourses de voyages, que pour ma part je voudrais plus nombreuses encore, sont utiles à titre



L'INDUSTRIE

d'encouragement, autant la tradition persistante de l'attribution des médailles est puérile.

Il faut reconnaître cependant que, à la veille de donner les médailles, le jury de la *Société des Artistes français* prend la peine d'examiner les titres des candidats et que s'il se trompe, il ne commet que des erreurs qu'on ne saurait attribuer à son manque d'attention. Qu'il se laisse aller comme l'ensemble de la *Société des Artistes français* quand elle attribue les médailles d'honneur, à des impressions nées de considérations souvent bizarres, cela n'est pas douteux, mais il accomplit consciencieusement sa besogne aussi consciencieusement que des humains esclaves de toutes les variations de la température artistique le peuvent faire.

Il n'en est malheureusement pas de même dans le conseil supérieur des Beaux-Arts. Les membres de ce conseil sont convoqués un matin dans les salons après avoir été mis en possession de la liste des candidats deux ou trois jours avant le vote. L'administration des Beaux-Arts qui a toutes les facilités pour réunir dans un même local les œuvres de ceux qui sollicitent un encouragement, ne prend pas la peine de faire ce départ. Elle promène ses collègues du conseil dans les diverses salles d'exposition, les arrête devant les tableaux, les statues, les gravures ou les relevés d'architecte qui figurent sur la liste dont elle a adressé un exemplaire autographié à chacun des membres du conseil, puis on vote séance tenante.

L'année suivante on est souvent surpris des résultats donnés par les encouragements attribués l'année précédente.

On ne saurait toutefois faire un crime à l'administration actuelle des Beaux-Arts des vices de la procédure adoptée.

Ces vices datent de la création du prix du Salon et de l'institution ultérieure des bourses de voyage. Une certaine fraction du monde des artistes a voulu voir dès l'origine dans ses encouragements une concurrence au prix de Rome et c'est uniquement pour ce motif que l'on agit avec hâte et avec une hâte sans recours. Outre qu'il serait nécessaire d'examiner les œuvres des concurrents à loisir en ayant

préalablement pris soin de les isoler de l'ensemble des œuvres exposées, il ne serait pas moins nécessaire de faire chaque année une exposition spéciale des envois de ceux qui ont reçu les encouragements en leur laissant toute liberté pour le choix de ces envois et sans les enfermer dans un programme arrêté d'avance.

On en arrivera forcément là, parce que le bon sens a toujours le dessus dans notre pays.

Cette année, M. Fouqueray, qui a obtenu l'année dernière une bourse de voyage, nous offre un exemple à citer.

M. Fouqueray expose un *Épisode de la bataille d'Aboukir*, le moment ou le vaisseau *le Tonnant* supporte tout le poids de l'effort de l'ennemi et où le capitaine Aubert Dupetit-Thouars demeure à son poste, affreusement mutilé.

La scène est rendue avec une entente des mêlées navales qui a rarement été atteinte à un aussi haut degré. Le tableau de M. Fouqueray est certainement un des meilleurs des Salons de 1898, mais ce tableau a un tort c'est d'être dans le même ordre d'idées inférieur à l'*Épisode de Trafalgar*, que M. Fouqueray exposait l'année dernière et qui lui a valu sa bourse de voyage. Si M. Fouqueray avait été appelé à exposer au cours de l'année 1897 les études qu'il a faites pendant ses voyages, il n'est pas douteux que les observations qui auraient pu lui être faites l'auraient engagé à se présenter pour le prix du Salon avec un tableau différent de celui qu'il expose.

M. Steck est dans le même cas que M. Fouqueray. Avec des qualités exceptionnelles, doué non seulement d'un tempéramment de peintre, mais d'un sens critique des plus raffinés, M. Steck n'aurait pas commis l'erreur qu'il a commise dans son triptyque s'il s'était plus montré, s'il avait pris depuis un an contact avec le public. L'État lui a cependant acheté son triptyque.

Hélas ! c'est la faute de la plupart des artistes jeunes que le succès a salué dès leur entrée dans les expositions. Ils s'enferment dans l'atelier, s'y livrent à des réflexions à peu près justes et qui deviendraient tout à fait justes s'ils recherchaient le contrôle non pas seulement des amis

Mme ACHILLE FOULD



LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR

(COMÉDIE DE SHAKESPEARE)



LA BELLE IMPERIA

qui les entourent, mais de la masse de ceux qui regardent parmi lesquels ils s'en peut rencontrer qui voient et les aident à voir. Pour ma part je regrette d'autant plus que M. Steck se soit trompé, qu'il est atteint par la limite d'âge et qu'il ne pourra prétendre l'année prochaine au prix du Salon.



FLAMENG — *Portrait*

Le conseil supérieur des Beaux-Arts a donné cette année le prix du Salon à M. Henri Royer pour son *Ex-Voto* et son *Christ au tombeau*, en tenant compte de l'ensemble de son exposition c'est-à-dire des deux beaux fusains qui sont à la section des dessins.

J'ignore où M. Henri Royer se propose de voyager avec les ressources que l'Etat vient de mettre à sa disposition, mais s'il veut me permettre de lui donner un avis, je conseillerais au peintre de l'*Ex-voto* de regarder en passant les Holbein, de Bâle, et les Albert Durer, de Munich, et si au retour de ses pérégrinations, M. Henri Royer demandait à exposer ses études dans une des salles de l'Ecole des Beaux-Arts, je suis sûr que l'administration ne lui refuserait pas cette salle et que les observations qu'il pourrait recueillir l'aideraient à nous donner pour les salons prochains une composition conçue dans la donnée des deux maîtres que je viens de citer en y ajoutant son sentiment personnel qui est des plus réels.

Cela dit je reprends ma visite à travers les salles de la *Société des*

Artistes français pour réparer un certain nombre d'oublis. *Le Démoniaque*, de M. Lelong, doit être cité comme un des tableaux les mieux conçus. Le dessin est d'une grande précision sans dureté et la lumière se répand sur toute la toile avec une délicatesse telle que la personne du Christ est mise en valeur sans que se perde aucune des nuances du modelé des autres personnages.

Avec *les Joyeuses Commères de Windsor*, de Madame Achille-Fould nous rentrons dans les chiffonnements d'étoffe, mais Madame Achille-Fould taille en pleine soie, plie, casse les manches et dispose ses passementeries avec une habileté étourdissante.

Elle et Madame Consuelo Fould habillent mieux que M. Richter dont *la Belle Imperia* est cependant une toile plaisante.

Il faut noter *le Soir*, de M. Lynch, plein de charme de poésie et en même temps d'une rare sûreté de dessin.

M. Jean Brunet a exprimé d'une façon saisissante et originale l'aspect du *Chemin du Calvaire au Sépulcre dans la nuit du Vendredi saint*. Il y a là une recherche de l'effet dramatique obtenue par des moyens très simples ; les trois croix se profilant sur le ciel avec l'ombre portée de leurs bases sur le talus et l'attitude des anges jalonnant la voie sacrée, sont impressionnantes.

M. Kaemmerer est toujours agité, mais d'une agitation amusante qui contraste avec la tranquillité de M. Knight dans son tableau *Sur la Terrasse*.

La Parabole des Vierges folles, de M. Weber est de grand style dans l'ordre épisodique.

En Permission de Noël, de M. Lahalle révèle un sentiment aimable.

N'oublions par la *Promenade à Trianon*, de M. Loustaunau.

Si nous procédons au reste comme procède le jury dans ses opérations préliminaires, si nous faisons la revision des salles en partant de la salle où est exposée la décoration destinée au Muséum d'histoire naturelle de M. Cormon, nous rencontrons et nous avons le devoir de louer le très beau portrait de M. Herkomer et le *Dernier de Waterloo*,

A. LYNCH



LE SOIR

KAEMMERER



ACCIDENT

de M. Grolleron. M. Victor Gilbert montre la sûreté de main qu'on lui sait. M. Antonin Mercié qui avait laissé la peinture depuis quelques années y revient avec une Ève d'agréable facture. *L'Ex-voto*, de M. Rudaux est à mettre en lumière et dans la *Bourrasque*, M. Paul-Albert Laurens se montre décidément un peintre du plus grand avenir. Il faut s'arrêter devant le *Raccommodeur de filets*, de Madame de Mertens. Madame de Mertens a une notion tout à fait remarquable de la nature vue avec quelque chose de plus, avec la volonté d'enfermer sa vision dans une forme très personnelle.

M. Joseph Bail traite avec une véritable maëstria les ustensiles de cuisine. Depuis Ribot, personne n'a mieux rendu le marmiton et ses accessoires.

Le tableau de M. Emile Troncy. L'*Equipe de traîne* est d'une allure primesautière. La mise en place des hommes des bateaux est ingénieuse et le respect du vrai qui domine tout dans cette toile en font une composition des plus attachantes. Il faut remarquer le portrait de sa mère, par M. Félix, *Avant la messe*, de M. Brispot et le *Vive l'Empereur*, de M. Boutigny.

M. Chartran est à notre avis en progrès. Je préfère son *Siegfried* au *Léon XIII* et en général aux portraits qui lui ont valu un si grand renom de l'autre côté de l'eau.

Puisque je parle de portraits, rien de plus curieux que le *Portrait de M. Jules Roques*, par Willette.

Il est un homme à qui j'envoie mon salut, c'est mon vieux camarade mon vieil ami Charles Monginot. Charles Monginot expose, depuis quarante ans des œuvres d'une facture puissante. Dans ses natures mortes il apporte une virtuosité incomparable et lorsqu'il traite la figure il la traite magistralement. Son exposition de cette année comprend *Un mage* avec des chatoiements d'étoffe d'une superbe harmonie et *Une corbeille de pêches* qui est des plus appétissantes.

M. Julien Dupré a une bonne toile *Le labour* et une autre non moins bonne la *Prairie*. M. Julien Dupré est un maître animalier.

M. Vuillefroy demeure fidèle à ses compositions rurales. M. Tatte-

grain nous apporte une de ces *Épaves* chères aux oiseaux pillards...

J'aime *La Procession*, de M. Duvent et les *Femmes de Saint-Jean-de-Luz*, de M. Sautai. Il faut citer encore le petit *Portrait*, de M. William Cot, celui plus grand de M. Paul Dubois; la *Suzanne*, de M. Beronneau est un excellent tableau. *La nageuse*, de Madame Demont-Breton est intéressante, moins cependant que les envois de Madame Frédéric Wallet. M. Beyle s'est fait un succès par le choix de son sujet, la *Première communion d'une petite foraine.*

Je viens de dire que j'aimais *La Procession*, de M. Duvent.

Je veux insister sur cette œuvre. La Commission d'achat de l'État a fait l'acquisition de la toile de M. Duvent et elle fait là une très bonne acquisition.

M. Duvent est un artiste soucieux de son art. Suivi depuis quelques années avec attention par un petit nombre d'amateurs. Il a aujourd'hui élargi le cercle de sa renommée. On s'arrête devant son tableau et on rend hommage aux grandes qualités de la composition, à la juste perception de la lumière, à la sûreté du dessin qui le distinguent entre tous.

Le peintre de *La Procession* n'a cependant rien changé à sa vision des choses. Mais c'est un sincère, un obstiné qui est parvenu par le choix de son sujet (il n'en faut pas souvent davantage) à faire percevoir à ceux qui hier passaient presque indifférents devant les douces et fraîches caresse de sa brosse ce que sa manière a de séduisant. Il n'a pu cependant éveiller encore chez des hommes qui demain ne lui marchanderont pas leur admiration, une conviction assez forte pour qu'il ait pu recueillir un nombre de voix suffisant parmi les membres du conseil supérieur des Beaux-Arts. M. Duvent avait posé sa candidature au prix du Salon. Il n'a eu que peu de suffrages. J'espère que M. Duvent ne se montrera pas ému de cet échec.

M. Sautai a eu comme M. Duvent des débuts brillants mais il a modifié sa manière. Son talent s'est fait plus robuste. Il a cherché à fixer des impressions plus serrées et il y est parvenu sans que d'ailleurs la qualité dominante de son œil qui est la recherche de la délicatesse en ait été atténuée.



LE MATIN A TRIANON



ÉQUIPE DE TRAINE

SALON DE 1898

Un tableau quelque peu enfantin est celui de M. Steinheil. La *Remise des décorations par M. le Président de la République aux survivants de la catastrophe de la redoute ruinée (8 août 1897)*, souvenir du voyage du Président de la République dans les régions alpines.

M. Steinheil père, beau-frère de Meissonier avait un grand talent de peintre et surtout de verrier. Il a fait à la Sainte-Chapelle et à Saint-Denis des restitutions merveilleuses ; les sujets peints dans la cathédrale de Limoges sont des compositions savantes. M. Steinheil appartenait à cette génération de travailleurs qui nous a donné Viollet le Duc, Geoffroy de Chaume et tant d'autres que regrettent tous ceux qui s'intéressent à notre grand XIIIe siècle.

La Charrette, de M. Smith-Lewis, est dans des proportions gigantesques, peinte à grands coups de brosse avec un souci d'établir par larges plans le modelé du cheval et la fuite profonde de l'horizon. Dans cette grande toile que ne remplit pas suffisamment l'intérêt du sujet, il y a des qualités de coloriste et même de dessinateur qui font de M. Smith-Lewis un peintre d'avenir.

Le *Retour des cendres de Napoléon Ier* a valu une médaille à M. Roussel. Dans le noir de la chapelle des Invalides, les vieux officiers de la grande armée prient. Le catafalque obstrue la lumière du fond de la nef, mais la scène est saisissante comme toute scène qui rappelle l'homme qui a absorbé la première partie de ce siècle avec une telle puissance que nous en sommes encore impressionnés aujourd'hui.

A ce propos je relisais dernièrement la correspondance de Napoléon Ier et si autoritaire qu'ait été le régime auquel il avait soumis la France, on peut dire que pas un gouvernement n'a fait sa confession, n'a dit sur toutes choses la vérité avec plus de brutalité et de franchise que Napoléon Ier sur ses actes.

En décrivant cette dernière étape du héros d'Austerlitz ramené de Sainte-Hélène par les soins de Louis-Philippe, M. Roussel s'est attaqué à un sujet qui exigeait ou plus de réalisme qu'il n'en a apporté dans sa composition, ou une part d'allégorie qui n'est plus dans les

mœurs de la peinture contemporaine, mais qui eut trouvé sa place dans cette célébration des obsèques de Napoléon.

Ah! si Prudhon avait eu à traiter un semblable sujet il aurait enveloppé le fait réel de figures flottantes nous rappelant la carrière étourdissante parcourue par le Corse.



C. LAHALLE. — *En permission. — Neige.*

Quand j'aurai désigné un *Héros de la guerre mexicaine*, de M. Thomas Seymour, les paysages de M. Nozal, les envois de M. Adrien Dumont, l'*Impression des étoffes en Alsace*, de M. Zwiller, le portrait de Madame Loubet, par Legrand, les paysages de Montchablon, j'aurai encore commis bien des omissions au gré des exposants de la *Société des Artistes français* mais les oubliés m'excuseront.

Ce qui m'a toujours en effet surpris dans les expositions et je ne parle pas de celle que je viens de décrire plus spécialement que de toute autre, c'est l'impuissance où seront constamment les exposants de faire réellement comprendre leur pensée dans un amas de tableaux disposés avec le plus grand soin, et fixés aux cloisons dans les meilleures conditions. Qu'est-ce que chacun d'eux a eu l'intention de dire? Pourquoi ce portrait jeté hors de son milieu? Que vient faire ici cette composition pompeuse? cette série de paysages se nuisant par la diversité des impressions?

A. FALGUIÈRE



LE CARDINAL LAVIGERIE

SALON DE 1898

F BARTHOLDI



LA SAONE EMPORTANT SES AFFLUENTS

SALON DE 1898

Il est d'usage, me dira-t-on, de faire chaque année aux premiers jours du printemps ce traditionnel accrochage. Le public se plaît à parcourir les salles des expositions annuelles. C'est un but de promenade, d'exhibitions de toilettes, de causeries.

En réalité ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans cette foire, ce sont ceux qui la fréquentent. Et il est tel tableau mis dans son jour, placé dans l'atmosphère qui lui convient qui sera une chose charmante, délicieuse ou forte et qui passera inaperçue au milieu de ce brouhaha des tons violents qui s'entrechoquent et des cadres invariablement dorés qui se heurtent.

Quand donc se décidera-t-on à faire des salons qui soient véritablement habités comme ils doivent l'être, c'est-à-dire pourvus de la décoration exigée ?

Dans le jardin de la sculpture, M. Falguière expose la statue du *Cardinal Lavigerie*, un beau morceau fait de main d'ouvrier. Au cours de sa carrière M. Falguière a toujours su ajouter à ce que sa fantaisie lui suggérait une ordonnance de haute distinction qui fait de presque toutes ses productions des chefs-d'œuvre. Il laissera dans notre siècle la marque d'une grande personnalité. Mais il faut attendre au marbre son Lavigerie.

Au sérail, buste en cire teintée et *Psyché sur le rocher*, statuette, sont d'aimables envois de M. Antonin Mercié.

M. Emmanuel Frémiet a une spitituelle statuette en bronze doré, la *Maternité* et un groupe d'un beau caractère le *Cocher romain*.

Le monument destiné à honorer Francis Garnier et qui doit être érigé sur la place de l'Observatoire fait honneur à M. Denys Puech. Le fût de colonne cambodgienne autour duquel se tordent les trois figures de femmes est d'une heureuse trouvaille. Peut-être voudrait-on le buste de Francis Garnier légèrement abaissé ou plus étoffé, je ne sais. *L'enfant au poisson* est en revanche une œuvre irréprochable, pleine d'accent et de vie.

M. Georges Gardet possède la bête féroce comme personne ne l'a possédée depuis Barye, les *Tigres et lions* destinés au château de Vaux-

le-Vicomte ont une grande ampleur et les *Chiens danois* sont d'une tranquillité puissante.

La *Nymphe de l'Oise*, de M. Antonin Carlès, ajoute aux compositions exquises d'un artiste qui possède le charme au suprême degré.

Albert Lefeuvre a été heureusement inspiré dans ses *Sylphes*.

M. Bartholdi a composé ingénieusement son groupe de la Saône.

Il faut remarquer les deux bustes de M. Bernstamm, celui de M. Henri Brisson en marbre et celui de M. Gérôme en bronze. L'artiste est en progrès constant.

La statue de M. Alfred Boucher la *Philospohie de l'histoire* est ferme, bien prise, M. Gauquié a exécuté un monument qui sera élevé à Condé-sur-Escaut en l'honneur de Mademoiselle Clairon.

Le *Tamerlan*, de M. Gérôme, est fait dans la même donnée que le général Bonaparte de l'année dernière, mais il est moins amusant et puis c'est un Tamerlan qui semble sortir de la piste du Cirque d'Été. Son cheval admirablement dressé pose les pattes avec soin en dehors des débris du jeu de massacre. Le masque a cependant un beau caractère.

Frédérick Mac-Monniès a envoyé au *Salon des Artistes français* un *Quadrige* dans des proportions monumentales qui est, paraît-il, destiné à décorer l'entrée du *Prospect Park* à Brooklyn (New-York). Cette composition est faite pour étonner. On est dans le nouveau monde bien respectueux des erreurs de notre vieux monde.

Le déclin, de M. Léopold Steiner, est bien, très bien. Ces deux vieillards simplement assis au soir de la vie, forment un groupe des plus remarquables dans la section de sculpture de la *Société des Artistes français* qui a réuni des œuvres de premier ordre. L'exposition de M. Marqueste, celle de M. Marioton ont un véritable intérêt. M. Peynot, M. Labatut sont des statuaires distingués. M. Pézieux est en progrès. M. Récipon mérite d'être signalé.

La *Vision de la Vierge*, bas-relief de M. Castex, est d'un sentiment vrai, mais je lui préfère de beaucoup le *Monument de M. Fourier*, de M. Derré. Simplicité dans l'attitude, fermeté du modelé. En un mot

M[illegible]



CHEZ LA SORCIÈRE

(TALISMAN)

[illegible] 18[illegible]

Mme WENTWORTH



PORTRAIT

SALON DE 1898

de grandes qualités qui annoncent un artiste. Le *Monument*, destiné au poète Auguste Fourès, de M. Ducuing, est d'un arrangement très original. Le *Martyr*, de M. Breton, la *Communion d'âmes*, de M. Emile Guillaume, méritent une mention aussi bien que la *Sulamite,* de M. Paul Moreau-Vauthier. Les deux petites statuettes de Maurice Ferrary sont d'un joli goût. Le père Olivaint de Louis Noël est un superbe morceau.



A. GRANCHI TAYLOR. — *Les casiers, la leçon du vieux.*

Le Jury de la *Société des Artistes français* a attribué, dans la section de sculpture, trois premières médailles, l'une à M. Henri Levasseur, pour *La Perle* et *La légende des ruines*, un groupe en marbre et un groupe en bronze et marbre, l'autre à M. Hippolyte Lefebvre, statue en marbre de *Mignon* et groupe en marbre de *Niobé*, la troisième à M. Paul Loiseau-Rousseau pour *Le supplice de la croix*, statue en marbre et bronze et le *Musicien nègre* (marbre et bronze).

Des deuxièmes médailles ont été données à MM. Victor Peter, Bernard, Henri Plé, Léo Laporte-Blairsy, Auguste Maillard, Paul Roussel.

MM. Mathieu Besk, Vermare, Gardefeuille, Louis Castex, Girardin, Ducuing, Derré, Breton et Guillaume ont eu des troisièmes médailles.

Le conseil supérieur des Beaux-Arts n'a pas cru devoir attribuer des bourses de voyage à MM. Guillaume et Breton ce qui est regrettable, mais il en a donné une à M. Derré dont j'ai signalé le très remarquable *Monument de Fourrier.*

Ce que l'on doit dire de l'école de sculpture contemporaine, je parle de celle qui sort des ateliers de la rue Bonaparte, c'est que malgré les efforts de professeurs d'une haute valeur, elle tend à quelques rares exceptions près, à un visible affaiblissement. Les élèves de la rue Bonaparte ne sortent pas assez; ils ne vont pas assez étudier dans cet admirable musée des moulages du Trocadéro qui leur offre cette étonnante suite des œuvres françaises du XIIe au XIXe siècle. Ils apprendraient là que la signification des formes est inséparable de l'expression du sujet. Ils retrouveraient devant ces superbes modèles la même préoccupation qui nous a valu les chefs-d'œuvre de l'art grec, c'est-à-dire la recherche de la ligne, le souci du modelé et par-dessus tout la tranquillité de la chose représentée. Le Christ d'Amiens est à ce point de vue d'une sérénité sublime. Ce qui paraît hanter la plupart des jeunes sculpteurs, c'est le désir non pas d'établir consciencieusement les surfaces, mais de contourner le modèle pour obtenir l'apparence d'un mouvement dans lequel les lignes perdant leur valeur viennent de partout, ne s'attachent nulle part et dissimulent leur infirmité sous des écritures de détail qui sentent la décadence.

La section des dessins, cartons, aquarelles, pastels, miniatures, vitraux, émaux, porcelaines et faïence tient une grande place dans l'exposition de la *Société des Artistes français.* Elle est moins visitée que la section de peinture et de sculpture et elle renferme cependant un grand nombre d'œuvres qui ont leur intérêt. Les aquarelles de M. Auguste Allongé. le *Lac de Gérardmer* et *Les bruyères de Fontainebleau*, méritent de retenir l'attention par la largeur de leur exécution. M. José Jimenez Aranda, de Séville, expose une série de dessins curieux pour une illustration du *Don Quichotte*, les *Pivoines* et les *Dalhias*, de M. Zacharie Astruc sont à regarder. J'aime particulièrement le *Soleil*



LE VIEUX MOULIN


Albert Wallet

levant sur la Sèvre-Niortaise, de M. Léon Barillot. Les portraits au pastel de Madame Beaury-Saurel sont fermes et M. Benjamin-Constant expose un beau dessin, le *Portrait de son Neveu*. Mademoiselle Marie Besson fait consciencieusement des portraits sur porcelaine. Je ne sais rien de plus amusant que les croquis des *Environs de Naples* et de *Capri*, de M. Casciaro. Que M. Casciaro traduise ses impressions par l'aquarelle ou par le pastel, il leur donne une saveur plaisante. C'est spirituel comme un de ces petits bronzes que Gemito modelait en se jouant. M. Chifflart aime les sujets dramatiques. Cette année la *Mort de Masaniello* et la *Mort de Valentin* sont rendues avec son goût habituel pour les scènes sinistres. M. Yan Dargent a été plus heureux dans la section des aquarelles que dans celle de la peinture à l'huile. *L'Étang de Ségure* est meilleur que l'*Anse de Dinan*. Il faut noter M. Marcel Deslignières, M. Jules Didier qui a eu son heure de célébrité, MM. Gustave Fraipont, Gélibert, Granchi-Taylor. Mademoiselle Graham-Smith a pris d'utiles leçons de son maître, M. Mathey. M. Gritsenko reproduit dans une aquarelle l'*Entrée de l'escadre française à Cronstadt*, le 23 août 1897. M. Grolleron nous donne dans son croquis de l'*Embuscade* ses qualités de peintre militaire. M. Georges Jeannin fait des roses éclatantes. M. Henri Martin a deux superbes envois : *Le Dante* et *Esperanza*. Les illustrations d' « *Une Vie d'artiste* », *d'Alexandre Dumas*, par M. Gaston Melingue, sont de charmantes variations sur le thème de l'écrivain. Charles Monginot a donné *Un coup de rabot*. La tonalité de l'aquarelle de M. Henri Motte, *Mane*, *Thecel*, *Pharès*, est agréable. M. Nozal nous montre en ses gouaches des fusées de coloration. M. Pointelin expose un beau, très beau dessin, l'*Automne*. La *Caravane* et le *Givre en Sologne* sont à remarquer. La première peinte à la gouache, la seconde au pastel, nous donnent deux nouveaux spécimens du talent de M. Rigolot, un orientaliste.

Nous rencontrons enfin dans cette section des aquarelles, pastels, dessins, cartons, miniatures, vitraux, émaux, porcelaines et faïences à côté de l'énorme quantité de productions, le plus souvent d'un aspect

aimable et même d'une virtuosité réelle, dues à la fraction féminine des exposants, des hardiesses de dessin qui font grand honneur au talent de certains hommes dont nous avons cité les œuvres dans la section de peinture. Je confesse même que je me plais particulièrement dans ces galeries où l'on saisit dans les études des tableaux qui ont perdu de vue les esquisses, le charme que l'artiste a mis dans sa pensée première. Je fais toutefois une réserve pour l'art de la miniature et pour celui des cartons de vitraux qui me paraissent l'un et l'autre non seulement loin d'être en progrès, mais bien près de la chute.

Si nous allons dans la section de gravure, nous éprouverons la même impression. Malgré le talent de nos graveurs, ils sont visiblement gênés par les progrès chaque jour plus grands des reproductions obtenues par les mille procédés auxquels la photographie a donné naissance. On est parvenu aujourd'hui a faire des fac-simile d'une si surprenante perfection que l'on pourrait aisément confondre ces fac-simile avec les dessins originaux des artistes. Le recueil des vingt dessins de Degas que vient de publier la maison Goupil est à ce point de vue une publication sans précédent. Le conseil supérieur des Beaux-Arts qui se trouvait en présence de six candidats, MM. Bessé, Desboutin, Journot, Leleu, Voisin et Vyboud et qui ne disposait que d'une bourse de voyage pour la gravure, a cependant donné cette bourse à M. Vyboub. M. Auguste-Joseph Vyboub qui a exposé un beau portrait de M. Jean-Paul Laurens gravé au burin, l'a emporté sur M. André Desboutin dont les deux pointes sèches, il faut le reconnaître, étaient inférieures à ses envois de l'année dernière.

Ce même jour le conseil supérieur des Beaux-Arts a attribué deux bourses de voyage à l'architecture. Les concurrents étaient nombreux. Douze je crois. Ce sont MM. Sirot et Boutron qui l'ont emporté sur l'avis de MM. Charles Garnier et Vandemer.

On n'a pas encore admis la section des objets d'art à prendre part aux distributions de bourses de voyages. On y arrivera, la section des objets d'art ou d'art décoratif, selon que l'on adopte l'expression de

R. KNIGHT



Copyright 1898 by Braun, Clément & Cie

SUR LA TERRASSE

SALON DE 1898



JOIES POPULAIRES

SALON DE 1898

l'une ou l'autre des sociétés exposantes, a pris, en effet, depuis dix ans un développement très grand.

A la *Société des Artistes français*, M. Lalique est de tous ceux qui ont fait des envois à la Galerie des Machines, celui qui est le plus en faveur auprès du public. M. Lalique dessine et monte des bijoux, des



[illegible] — *Avant [illegible] Messe.*

parures, des objets de toilette avec beaucoup de goût. On y sent le ressouvenir des productions de la Renaissance et en même temps une visible préoccupation des très ingénieuses compositions de l'Américain Tiphany.

Les médaillons tiennent à la *Société des Artistes français* une place qui les met au premier rang des artistes contemporains.

Au cours de mes visites au Salon de la *Société des Artistes français*, j'ai fréquemment entendu dire qu'il était très heureux que cette société ait obtenu du Gouvernement, en même temps que la *Société nationale des Beaux-Arts*, un local qui ait permis aux deux sociétés de ne pas

s'abstenir en 1898, de faire une nouvelle exposition en 1899 et de se préparer ainsi à la grande manifestation artistique de 1900.

A vrai dire, le Salon de la *Société des Artistes français* de cette année ne nous a rien ou presque rien appris que nous ne sachions déjà. Nous y avons vu des artistes de réputation méritée tracer en des effigies disposées, selon leur coutume, des portraits de personnages plus ou moins connus, figurer des scènes dramatiques ou épisodiques sur des toiles plus ou moins grandes.

Nous avons eu à y constater des efforts couronnés de succès de jeunes gens devant lesquels s'ouvre un bel avenir, comme MM. Wery en première ligne, Guinier et Royer en seconde ligne. Mais nous avons la ferme espérance que le génie français nous réserve pour l'année 1900 des surprises. Nous sommes convaincus que, à côté des œuvres exhibées depuis quelques années à la pleine lumière des expositions, il doit se produire un travail ignoré, encore dérobé aux regards et qui nous donnera les jouissances que nous attendons.

J'ai dit au début de cette étude qu'il faudrait un volume pour signaler les études remarquables cueillies dans les champs ou sur les bords de la mer qui sont exposées cette année dans le Salon de la *Société des Artistes français*. C'est de cette observation de la vie rurale que viendra, à n'en point douter, le renouveau de la peinture française et, dès aujourd'hui, je veux, à l'aventure, en les détachant des parois où on les voit mal, signaler quelques-unes des toiles.

La Gardeuse d'oies, de M. Jolyet, nous invite à la contemplation d'une composition discrète, intime, enveloppée de mélancolie et qui nous donne l'impression du vrai.

Dans les *Bords de l'Orne*, de M. Leroux, les maisons et l'arbre hardiment campé au détour de la rivière se reflètent dans l'eau endormie. La paisible clarté du ciel complète la vision.

Villeneuve-l'Étang a heureusement inspiré M. Riva et M. Mathieu.

M. Van de Velde a donné dans son *Souvenir des inondations*, la délicate sensation d'une scène où tout intéresse depuis la barque funèbre, jusqu'à la clarté du fleuve qui se perd à l'horizon.



DEFENSE DU PONT DE THIELLE

H. MARTIN



APPARITION DE CLÉMENCE ISAURE AUX TROUBADOURS

SALON DE 1898

Le Baptême d'un bateau de pêche, de M. Hirschfeld, est un excellent tableau. L'effet général en est juste. Les personnages sont d'un beau caractère. La trouée de lumière du fond complète cette scène sincèrement décrite.

Pourquoi M. Petitjean dans son *Village de Gudmont* montre-t-il une tendance chaque jour plus grande à exagérer son martelage qui fait qu'il accroche des notes inutiles dans un ensemble largement vu.

Le soir sur le môle, à Douarnenez, de M. Abram, esquisse sous le ciel triste un groupe bien distribué.

Les paysages Alpins, les vues de la côte d'Azur ont valu à la *Société des Artistes français* de nombreux tableaux devant lesquels la critique passe indifférente. Ce ne sont-là, dit-elle, que des morceaux fragmentaires. Il y manque la composition essentielle, les lignes décisives, en un mot, les éléments du tableau.

Ce n'est cependant qu'à force de traduire par fragments cette sensibilité que la vue de la nature imprime à notre œil, que l'art se retrempera et qu'il pourra arriver à l'analyse, à la condensation, pourquoi ne pas employer l'expression juste, au style. Je ne saurais trop le redire. Le peintre le plus doué de tout le *Salon des Artistes français*, j'entends parmi les jeunes, parmi ceux qui nous donnent les plus grandes espérances, est M. Wery. Comme on sent devant la *Fille de Penmarch* qu'on est en présence d'un homme qui a longuement étudié la nature et qui a écarté de son cerveau toutes les erreurs qu'y avait introduites l'éducation traditionnelle de l'école. Pense-t-on sérieusement que M. Wery soit arrivé à donner à sa main la mâle impulsion qui nous le fait admirer sans avoir tâtonné, oscillés, hésité ?

Après ce rapide compte rendu de l'exposition de la *Société des Artistes français*, les lecteurs du *Salon* me permettront de présenter quelques considérations générales.

La *Société des Artistes français* a-t-elle eu par ses expositions annuelles une influence heureuse sur le mouvement des arts parmi nous?

Je ne le crois pas.

Dirigés par des hommes qui ne sont étrangers à aucun des secrets d'une certaine manière de dessiner, de modeler ou de peindre, elle s'est efforcée de mettre sa langue à la portée de tous. Elle a encouragé tout le monde à « faire de l'art ». Il s'est créé alors des usines innombrables où tous les Français désœuvrés ou en quête d'une profession qui les distinguât du commun se sont empressés autour des maîtres en renom. Épinal n'était plus dans Épinal. L'imagerie était partout. Les expositions annuelles ont été, dès lors, encombrées dans chaque section de productions ternes, insipides, incolores, qui ont noyé sous le flot chaque jour grossissant de leur monotonie ce qu'il pouvait y avoir d'original dans les œuvres de ceux qui l'avaient provoqué et déchaîné. Le mal est arrivé à un tel degré que non seulement l'on se demande ce qu'il faudra de kilomètres de cimaises pour les expositions futures, ce qui est l'affaire des géomètres arpenteurs, mais que l'on est encore frappé de l'influence que cette légion d'élèves amateurs a eu sur le talent de leurs professeurs.

C'est pour ce motif que je voudrais mettre à part les hommes qui n'ont pas encore été contaminés par l'épidémie régnante et leur consacrer les éloges que l'on doit aux esprits virils.

Il en est un, je l'ai déjà dit à plusieurs reprises au cours de cette étude, que je place dans la *Société des Artistes français* au-dessus de tous ses collègues à cause de sa sincérité d'observation, de sa puissance comme peintre et de l'harmonie des compositions que son lyrisme a tracées sur la toile.

Jean-Jacques Henner est, à mon avis, un des plus beaux tempéraments d'artiste dont puisse s'honorer l'École française.

Comment le duc d'Aumale, qui avait la ferme volonté de se montrer le protecteur des arts et qui en avait la connaissance, n'a-t-il jamais eu la pensée de commander à Henner « la nymphe de Chantilly » au lieu de confier à la facture sèche et si peu personnelle de Baudry, la décoration du dessus de la cheminée de sa salle à manger?



DOUX REPOS

SALON DE [illegible]

L. RIDEL



PENSÉES D'AUTOMNE

SALON DE 1898

Comment un prince qui aimait les Clouet, les Fouquet, Watteau et Ingres, qui était par cela même dans la plus pure donnée française, a-t-il omis de s'adresser au maître alsacien ?

La *Madeleine*, je parle de celle du musée de Colmar, est empreinte d'une grâce si intime, si douce et si chaste que je ne sais rien de plus mélodieux que cette vision nette et délicate de la chair. Les oppositions sont trop violentes, dit-on. Mais qu'importe ces contradictions voulues si le but est atteint et si l'on se sent pris par l'indicible charme qui se dégage de cette figure ?



L. F. FELIX — *Matri meæ*

Devant la jeune fille d'Alsace, qu'il avait dans son cabinet de travail de la rue Montaigne, Gambetta demeurait pendant des heures en contemplation. La profondeur du regard de l'enfant, l'impression de recueillement et de sérénité que donnait son attitude si simple l'enthousiasmait.

« Henner, disait-il, est l'égal des plus grands maîtres. » Et il avait raison.

Il ne faut pas, en effet, être grand prophète, pour prédire que ses toiles, si nombreuses qu'elles soient seront recherchées plus tard avec autant de passion que les toiles de Corot ou de Manet.

Ceux qui peignent sont si nombreux. Ceux qui pensent sont si rares.

M. Bonnat mérite d'être mis également à l'abri du torrent envahissant de l'art sans art. M. Bonnat a brillamment débuté en 1861, par une *Résurrection de Lazare* qui est une de ses meilleures compositions. Mais il n'est pas demeuré longtemps fidèle au tableau. Il s'est voué au portrait avec une dévotion telle qu'il a le désir de peindre tous ses contemporains. Ses premiers portraits, celui de Madame Pasqua en particulier, lui ont valu une grande notoriété. Une facture ferme, une grande recherche du dessin, des arrangements ingénieux marquent le portrait de Madame Pasqua; son portrait de la comtesse Potocka est non moins remarquable, mais la grande facilité de M. Bonnat lui a fait depuis commettre quelques erreurs. Sous prétexte d'entrain sa brosse s'est montrée parfois alourdie, des empâtements trop massifs, loin de le servir, n'ont rien ajouté à l'éclat des chairs qu'il voulait mettre en pleine lumière. Ce ne sont, il faut se hâter de le dire, que des accidents dans sa longue carrière de portraitiste.

Ce phénomène est d'autant plus extraordinaire, que M. Bonnat qui possède une des plus admirables collections de ce temps vit dans l'intimité des irréprochables crayons de M. Ingres.

Ce n'est pas à M. Lefebvre que l'on pourrait adresser le reproche de ne pas soigner la forme. Dans chacun de ses portraits, M. Lefebvre semble avoir voulu fixer d'une façon définitive l'allure de son modèle. Au risque de donner à la ligne un tour un peu sec, il se montre à cet égard d'un formalisme des plus rigoureux. Ce n'est pas lui qui se plaît aux sous-entendus. Il tient à écrire nettement ce que son œil commande à sa main. Et notez que ce n'est point un peintre indifférent. S'il ne demande à sa peinture que le strict nécessaire, il l'approprie à merveille à la sobriété, mais aussi à la justesse du trait.

Le président actuel de la *Société des Artistes français*, M. Jean-Paul Laurens doit être sincèrement affligé du dévergondage et des



SALOME

DE 189

trivialités dont il est témoin. M. Jean-Paul Laurens nous apparaît en effet, au milieu de ces égarements de l'art contemporain, comme un homme qui a pu parfois se tromper, mais qui est doué d'une rare austérité de caractère et d'une plus rare probité d'artiste. Son œuvre est considérable et je le répète, sauf quelques erreurs, elle est d'une superbe tenue. Sans affecter des allures d'archéologue comme beaucoup d'autres, pour lesquels l'archéologie n'est qu'une des formes de la fantaisie, il ne traite jamais un sujet sans s'entourer de tout ce qui peut le conduire à la vérité. Son paysage du Lauraguais de l'année dernière était même une œuvre qui marque chez son auteur une puissance de conception qui n'a d'égale que la volonté d'obtenir la justesse d'un effet par la simplicité des moyens. M. Jean-Paul Laurens marche droit à l'essentiel de sa composition avec une hardiesse qui défie tous les raffinements et aussi tous les escamotages. Son allure est franche, nette et s'il est quelqu'un qui puisse réagir contre le courant qui entraîne la *Société des Artistes français* dans le domaine de la veulerie, c'est assurément lui.

M. Jules Breton est un lettré et un délicat. Sa poésie est une peinture qui plaît et sa peinture est une poésie qui touche. M. Jules Breton n'est pas seulement un artiste. C'est un heureux qui a écarté de sa route les cailloux qui le pourraient blesser.

M. Harpignies va chaque jour accentuant sa fermeté. Ce qui intéresse son œil ce sont les larges silhouettes des arbres noueux, les profondeurs des horizons nettement écrits. Il s'isole dans ce culte du visible et marche sans s'inquiéter de la foule. Il est lui et entend rester lui.

M. Benjamin-Constant est d'une inépuisable bienveillance pour ses confrères, mais souvent sévère pour ses modèles. Il a dûrement traité M. Hanotaux.

J'ai déjà dit que MM. Bouguereau et Gérôme étaient des convaincus. M. Bouguereau obéit aux tendances mystiques de sa première éducation. Il traite le sujet chrétien ou païen avec un égal

désir de plaire et il a une clientèle dans l'ancien et dans le nouveau monde qui apprécie sa facture, la cote très haut et en fait sa joie. J'ai connu M. Bouguereau il y a bien des années dans son pays natal, à la Rochelle, et depuis ce temps qui était celui de sa jeunesse il n'a pas modifié son faire. Il est demeuré fidèle au certain dans



PRÉVOT-VALERI — *Le clos Monsieur*

l'incertain, au dessin recherchant dans le vague l'inspiration des vieux thèmes, à la couleur se décolorant pour ne pas nuire à ce qu'il croit fermement être le culte de la ligne. Dans son portrait de M. et Madame Boucicault qui est une de ses meilleures productions M. Bouguereau est évidemment persuadé qu'il a donné une représentation exacte d'un homme et d'une femme. Il ne s'est pas aperçu que la manière mince et hésitante sera toujours inexpressive. Mais, je le répète, M. Bouguereau est un peintre éminemment respectable.

M. Gérôme a de bien plus hautes prétentions que M. Bouguereau. Sa peinture n'est pas moins anémique que celle de son col-

G. CLAIRIN



LA GRANDE VAGUE

SALON DE 1898

lègue de l'Institut. Mais par des chemins étrangers à l'art, M. Gérôme pense qu'il pourra donner une expression d'art à des reconstitutions où l'ensemble de sa composition se perd d'ordinaire dans la recherche minuscule du détail et où le grain de poésie s'envole au moment où il croit qu'il va le saisir. Les œuvres de M. Gérôme seront toujours curieuses à regarder, mais il n'en est pas une qui vous donnera l'émotion. M. Gérôme est toutefois de ceux qu'il convient, comme les artistes que j'ai précédemment cités, de mettre à part. Il ne s'est jamais laissé entamer par ce besoin de commercialiser l'enseignement dont sont victimes la plupart de ses confrères.

Ce que nous demandons d'ailleurs à des hommes comme lui, comme M. Detaille, comme M. François Flameng qui ont réellement des convictions c'est d'aller jusqu'au bout de leurs convictions et de demeurer fidèles à leur foi. Nous pouvons ne pas partager leur manière de voir, mais si leur doctrines ne nous plaisent pas, nous leur savons gré de ne pas faire de concessions pour vulgariser l'art, ce qui équivaut à le tuer. Car ainsi que disait très justement Manet, l'art perd toujours en hauteur ce qu'il gagne en largeur.

Ainsi voici M. Detaille. Par son éducation, par ses tendances, par ses aptitudes naturelles, M. Detaille s'est voué à ce que l'on appelle la peinture militaire. Il s'est adonné à la représentation rigoureusement exacte de tout ce qui constitue l'attirail du soldat; il en a étudié les mouvements et il a voulu dire les gloires et les amertumes de sa vie. Il n'est point de tentative hardie qui l'ait effrayé et il a rencontré le succès presque aussi souvent qu'il a risqué, dans des genres très divers, des compositions puisées dans l'ordre d'idées où il s'est enfermé. Si M. Detaille avait consenti à professer la peinture militaire en quelque atelier fantaisiste, nos expositions seraient envahies par des légions d'amateurs cherchant à l'imiter. Il a eu le courage de ne pas céder aux sollicitations des teneurs d'atelier pour gens du monde. Et nous devons l'en remercier.

Quant à sa peinture prise en elle-même, elle est comme la pein-

ture de M. François Flameng trop peinte. En mettant de côté tout l'intérêt qu'elle nous inspire, en faisant le départ de sa foi, aussi respectable que celle de M. Bouguereau où de M. Gérôme, nous ne rencontrons ni chez les uns ni chez les autres cet amour passionné de la vibration de l'atmosphère qui nous fait aimer ceux que l'on appelle les impressionnistes. On pourra discuter longtemps sur l'évolution accomplie dans la seconde moitié de ce siècle par des hommes qui ne se sont pas attardés à rééditer des lieux communs ou à rajeunir de vieux thèmes, mais qui se sont campés dans l'éblouissante lumière du plein air cherchant à rendre par les tons clairs les reflets qui montent du sol où descendent des nuages. On pourra contester leur foi et railler leur intrépidité. Ils n'en ont pas moins apporté un tel renouveau dans la composition du tableau que tout ce qui ne procède pas d'eux paraît attardé. Dans les mêlées de M. Detaille, les silhouettes sont irréprochables, la couleur est juste; mais l'air circule mal dans ces foules où trop de notes attirant le regard.

Et cependant, je n'aime pas seulement dans M. Detaille l'homme qui est d'une loyauté de caractère et d'une élévation d'esprit tout à fait attachantes. J'aime le peintre. Je prends un plaisir extrême à chercher dans ses œuvres les détails toujours si justes des attitudes, des physionomies; je suis séduit par l'ordonnance générale de ses tableaux toujours si bien mis en place. Mais cette sûreté, cette précision, cette intelligence de l'ensemble ne rachètent pas le manque d'atmosphère autour des figures mises en scène. Il faudrait si peu de chose pour que tout cela fut parfait. Mais ce peu de chose, je me garde bien de le lui demander. Il est complet dans sa forme et il aurait grand tort de n'y pas persister.

Quel est l'homme qui a été plus choyé, plus adulé que M. François Flameng. Tout lui est venu à souhait et pourquoi lui demander de modifier son allure, c'est-à-dire de s'affadir et de s'amoindrir, en adoptant des procédés qui ne lui plaisent pas. C'est si rare de rencontrer un artiste qui est quelqu'un.



Copyright 1898 by G. Bourgain

LA PRIÈRE À BORD DU "TRIDENT"

Si j'ai parlé de ces quelques artistes qui tiennent la tête dans le *Salon des Artistes français*, c'est qu'ils sont à des points de vue très différents les conservateurs de principes irréductibles.

L'État n'en est pas là. Il professe des doctrines très variées en matière d'art. Il n'en devrait peut-être professer aucune.

Mais c'est là une question qui a été fréquemment soulevée et qui n'a jamais été résolue.



M JEANNIN *Portrait*

Lorsque en 1881 a été institué le ministère des arts, ce ministère avait été établi sur cette base, que l'État ne devait être que l'arbitre en matière d'art, qu'il avait pour mission d'aider toutes les initiatives à se produire, en leur facilitant les moyens de donner leur enseignement, mais en n'attribuant exclusivement sa protection à personne. C'était là un régime de liberté peu conforme à nos habitudes despotiques. Il sembla en ce moment au plus grand nombre, que si la France avait eu une si grande influence artistique dans le monde, c'était parce qu'elle avait choisi et encouragé un système uniforme d'enseignement, que par suite l'École des Beaux-Arts, loin d'être ouverte à tous élèves ou professeurs qui y seraient venus puiser les seuls principes de l'art, était tenue de n'admettre que ceux que l'État choisissait pour enseigner ou pour apprendre et que là on apprendrait tout depuis la manière de des-

siner conformément à une certaine méthode jusqu'à la manière de peindre, de sculpter de graver et de dresser des plans d'architecture.

On se souvient que peu de temps après que le Conseil supérieur de l'École des Beaux-Arts avait émis un vote par lequel il reconnaissait que l'existence des ateliers gratuits de l'École constituait une concurrence préjudiciable aux efforts qui pourraient être faits en dehors d'elle, il revint sur ce vote après la disparition du ministère des arts et que les choses marchèrent comme auparavant. Les règlements, les jurys, les médailles, les distributions de commandes furent remis en honneur. Tous les artistes, à de rares exceptions près, se remirent au travail, les yeux toujours fixés, selon l'expression de Castagnary, sur le pouvoir central, cherchant par la faveur, par l'intrigue, par l'incessant désir de plaire, à attirer sur eux un regard bienveillant de l'un des fonctionnaires préposés à un degré quelconque à la direction des arts.

La discipline républicaine a fait place à la discipline monarchique. Elle s'est même aggravée dans ses conséquences, parce que, sous un prince intelligent, ce qui s'était rencontré jadis dans les petits États italiens, l'opinion éclairée d'un seul pouvait rendre à l'art des services qu'il est malaisé d'attendre d'un attroupement de personnes toutes assurément disposées à bien faire, mais n'ayant souvent pas les connaissances nécessaires pour discerner, ou mus par ce désir de contenter tout le monde en dépit de l'opinion du fabuliste.

Nous avons eu un exemple de ce désir de donner satisfaction à tous non pas seulement au Panthéon où les commandes ont été distribuées avec un éclectisme fâcheux, mais à l'Hôtel de Ville.

Avec la volonté de faire une répartition loyale, le Conseil municipal de Paris, ou du moins la commission à laquelle il a confié le soin de disposer des crédits affectés à l'encouragement des arts, a fait dans le monument de M. Ballu et à l'extérieur de ce monument une série de commandes de peinture et de sculpture qui



SOIR APRÈS L'ORAGE

constituent la plus étrange bouillabaisse qui se puisse rêver. Les réalités y coudoient les rêveries et les allégories. Au milieu de ce débordement de productions de toutes sortes on se sentirait affolé si, de temps en temps, un morceau de sculpture bien venu ou une toile supérieure ne permettait à votre œil de se reposer, à votre cerveau de retrouver le calme.

Dans les salons annuels, on croît rêver quand on voit sur le socle de certaines statues la mention *acheté par l'État.*

Qui nous a fait de telles mœurs qu'une commission d'achat puisse se promener dans les galeries du Champs de Mars et avec l'assentiment du ministre, qui est, je crois consulté, en dernier ressort, y acquérir des œuvres qu'on verrait avec plaisir sur le catalogue de la *Société des amis des arts*, parce que personne n'est forcé de souscrire à ses tombolas où sur celui de la *Société populaire des Beaux-Arts* parce que nul n'est contraint de lui donner sa souscription.

Je causais l'autre jour avec un des plus anciens fonctionnaires de l'administration des Beaux-Arts. « C'est bien vite fait, me dit-il, de s'en prendre aux ronds-de-cuir et de dire du mal de l'envahissement du fonctionnarisme, mais à qui la faute. Il n'est pas de jour où les pouvoirs publics ne créent des fonctions pour avoir la ressource de les demander en faveur de leurs amis. Et en attendant, que devient l'initiative privée? Quel encouragement lui donne-t-on? Citez-moi un seul de ces indépendants dont l'œuvre soit à la hauteur de l'idée qui l'a inspirée et qui puisse franchir ce cercle où tout le monde se serre les coudes pour ne laisser passer personne qui n'ait fait les démarches qu'on exige des catéchumènes. Être libre, faire ce que l'on a conçu et comme on l'a conçu c'est le bonheur, mais c'est aussi le plus souvent la ruine. »

Il est certain que les hommes que j'ai cités dans la *Société des Artistes français* ne sont astreints à aucune des servitudes auxquelles sont condamnés les malheureux qui ne sont pas affranchis des courbettes. Mais ce dont il faut les louer, c'est de ne pas faire ce qui

leur serait facile de faire et ce que font par malheur beaucoup de leurs confrères, d'user de leur notoriété pour professer dans ces ateliers d'où sortent tant de gens qui encombrent nos expositions. C'est déjà bien assez qu'ils enseignent à l'École des Beaux-Arts. C'est même trop.

On ne tardera pas à voir d'ailleurs combien notre pauvre patrie française a perdu de son influence sur le mouvement des arts dans le monde. On constatera à ce moment que si les peintres étrangers sont venus nous dérober l'évidente portion de vérité qu'ils nous ont pu prendre, ils se gardent bien de nous suivre dans la voie officielle où notre enseignement chancèle, encore moins de nous accompagner en ces chemins qui conduisent la pratique des arts à une sorte de jeu d'amateurs.

Cela dit, quels sont les achats que l'État et la Ville de Paris ont faits à la *Société des Artistes français?*

L'État a acheté à M. Jules Adler non pas les *Joies populaires* que j'ai précédemment signalées, mais l'étude de l'*Homme à la blouse*, modernité anecdotique sans doute destinée à quelque musée de province, mais qui n'est pas sans mérite. Il s'est rendu acquéreur de la *Femme au Chat noir*, de M. Béronneau. Ces deux acquisitions se valent, sauf cependant que l'impression de M. Adler est peut-être plus vraie.

M. Biva Paul a exposé des *Pavots* et M. Henri Biva *Un effet de soir à Villeneuve-l'Étang* qui ont attiré l'attention de la commission d'achat.

M. Achille Cesbron, dont le *Bouquet de roses à la guirlande* a eu les faveurs de cette même commission, est un artiste de haute valeur qu'il convient de distinguer de tous les peintres de fleurs et de fruits. L'école française a toujours beaucoup aimé les natures mortes. Elle s'y est montrée triomphante et si l'on peut ranger dans les natures mortes les fleurs si vivantes de M. Cesbron, l'auteur du *Bouquet de roses* est dans la grande et belle tradition. Je me souviens d'un exposition particulière, que M. Achille Cesbron



UN DIMANCHE

avait faite au cercle de la rue Volney, il y a trois ou quatre ans, je crois, et qui montrait le développement de son très beau talent dans toutes ses phases. Il n'y avait pas là une étude qui n'eut son charme. Achille Cesbron avait été l'un des amis intimes de Feyen Perrin. Il l'avait honoré dans une grande toile qui n'était pas la meilleure de son exposition, mais qui était là comme un hommage touchant à la vieille intimité des deux artistes. Il faut espérer que M. Beneditte, le conservateur du musée du Luxembourg réclamera *Le Bouquet de roses à la guirlande.*



Le Départ pour l'école, de M. Chayllery a été distingué par la commission d'achat et aussi le *Village à Bréhat*, de M. Henri Dabadie.

Il n'y a pas seulement des qualités de métier dans le *Village à Bréhat*. Il y a une recherche de vérité et si l'on veut me permettre cette expression, ce n'est pas seulement une toile bien vêtue, mais une toile qui pense et qui fait penser.

Les *Hommes de mer*, de Madame Demont-Breton ont des qualités de sobriété dans la composition, mais pourquoi s'en prendre à des difficultés si difficiles à vaincre. L'effort est, il est vrai, considérable et la commission d'achat a voulue récompenser cet effort ; elle aurait peut-être pu choisir de préférence *Dans l'eau bleue*, bien que, là aussi, le résultat obtenu n'ait pas répondu à la volonté de l'artiste.

Le Retour de la chasse, de Mademoiselle Delasalle, *La Conversion de Marie-Magdeleine*, de M. Devambez n'apprendront, je le crains, rien à ceux qui les iront voir dans les musées auxquels on les destine, si ce n'est que Mademoiselle Delasalle est habile et que M. Devambez est un élève très respectueux de l'enseignement qu'il a reçu et dont il a tiré tout le parti qu'un élève intelligent peut recueillir d'études qui ont été évidemment excellentes.

Je préfère de beaucoup *Le village de la Frette*, de M. Dufour. *Rayon dans le deuil*, de M. Enders est une bonne acquisition.

> Le silence funèbre envahit les grands bois,
> Par eux peuplés jadis de visions si douces.
> Pan venait d'expirer. Tombez, ô feuilles rousses,
> Tombez, fit la Dryade en pleurs, mourante voix.

C'est sur ces vers de M. Émile Blemont, que M. Gabriel Guay a peint son tableau de la *Dernière Dryade*. L'impression est si juste, l'effet d'automne est si saisissable que l'on sait grand gré à M. Guay de nous rappeller avec tant de bonheur une chose très souvent vue.

J'ai déjà dit ce que je pensais des *Enfants de Marie*, de M. Guinier, et du portrait de M. Henner. Ce sont des acquisitions auxquelles on ne peut qu'applaudir.

Le *Clair de lune en Champagne*, de M. Guéry nous ramène aux temps héroïques où les Corot, les Rousseau, les Daubigny menaient gaiement la croisade des naturistes contre les infidèles du paysage historique.

Avec M. Jamin et sa *Cité lacustre* où le retour des hommes est signalé aux femmes qui les attendent, nous redescendons dans la jolie peinture. C'est une noble ambition que de vouloir faire revivre les temps disparus. M. Cormon s'y est essayé et il y a réussi. M. Jamin a fait une tentative moins heureuse.

Avec ses grandes lignes bien comprises et avec le charme de sa coloration générale *La Seine à Vétheuil*, de M. Joubert, est une



DIMANCHE EN HOLLANDE

toile attachante. J'ai donné mon avis sur l'*Octobre*, de M. Franck Lamy. Comment au milieu d'œuvres charmantes et spirituelles que la Commission d'achat aurait pu distinguer a-t-elle été choisir l'œuvre de M. Franck Lamy ?

La *Célébration du Jubilé de la Reine d'Angleterre dans l'abbaye de Westminster*, le 23 juin de l'année dernière, a la valeur d'un document que M. William-Edwart Lockhart a fait aussi exact que possible.

L'acquisition de *Samson et Dalila*, de M. Auguste Leroux est comme celle de *L'Ame de la forêt*, de M. Maxence, un juste hommage rendu à des efforts sincères qui auront, il faut l'espérer, un lendemain. Je parle surtout pour M. Leroux, car le tableau de M. Maxence est d'une facture tellement arrêtée qu'on peut la craindre définitive.

La Commission d'achat a choisi la *Salomé*, de Mademoiselle Juana Romani. Elle pouvait faire un plus mauvais choix.

Je la félicite d'avoir acquis le *Dimanche au village*, de M. Duvent, une des meilleures toiles des deux Salons et le *Ménélick à la bataille d'Adoua*, de M. Paul Buffet, dont l'arrangement me plaît infiniment.

L'*Heure du bain*, de M. Paul Leroy a ses qualités. Mais la principale des qualités dans un tableau est l'unité d'exécution.

L'œuvre de M. Petitjean est déjà considérable. Peu de peintres ont eu autant que M. Petitjean les faveurs et les faveurs méritées de l'administration. Son tableau, *Un grain dans un bassin à Dunkerque* tiendra heureusement sa place dans un de nos musées de province.

Le propriétaire de la *Vue de Polignac dans la Haute-Loire*, de M. Noirot a consenti à céder à l'État la très intéressante étude du peintre de Roanne. Les *Bords de l'Orge à Vaucluse*, de M. Quost, feront bonne figure à côté du paysage de M. Noirot.

L'entrée des cendres de Napoléon Ier aux Invalides, de M. Bonnet est un tableau d'État par destination.

J'ai vu avec plaisir sur la liste des acquisitions, le *Cirque des taureaux*, de M. Henri Zo.

Son père, Achille Zo, était l'un de mes co-disciples à l'atelier Couture. Il avait apporté, rue de Laval, un peu du soleil de Bayonne et il faisait des études très attentives d'après le modèle. Je possède de lui une petite nature morte d'un sentiment exquis. Tout Bayonne est dans cette toile avec ses melons et ses fruits. Il n'y manque que la petite tasse de chocolat épais que l'on prend le matin comme en Espagne.

M. Henri Zo a exposé un autre tableau *La partie de pelote*. La partie de pelote est dans le Béarn, le jeu national par excellence. Les Catalans passent même les Pyrénées pour disputer aux Basques le prix dans ce jeu qui exige, en outre de la souplesse du corps, une grande vigueur musculaire. Nous étions jadis, pendant nos séjours à Bagnères-de-Luchon, très passionnées pour « la partie de pelote » et je me souviens d'avoir assisté à Mauléon à une lutte héroïque entre les tenants de la France et ceux de l'Espagne.

Achille Zo est un ami de Bonnat. Son fils est son élève et les deux tableaux du Salon de 1898, *Le cirque des taureaux* et la *Partie de pelote* promettent un artiste.

Avec *Le petit bras de la Seine*, *près de l'île de Vaux aux environs de Paris*, de M. Wallet, il y a moins de soleil que dans les tableaux de M. Henri Zo, mais une atmosphère de poésie charmante.

Il vaut mieux aller là rêver dans les grandes herbes que de demeurer avec M. Pierre, *Dans l'atelier*, bien que M. Pierre ait une conception plus heureuse des intérieurs que l'éminent M. Lobrichon avec *ses modèles* en pâte tendre.

La Commission d'achat a retenu l'*Ex-voto*, de M. Roger qui a eu le prix du Salon et elle a bien fait.

Dans la section de sculpture, si l'on excepte le *Martyr*, de MM. Breton, l'*Étude*, de Carlès, le *Chien danois*, de Gardet, le *Saint Jean*, de Marqueste, les acquisitions sont, comme dans la peinture, guidées par des considérations parfois mystérieuses.

La *Source dort*, de M. Badin, est certainement un groupe purement dessiné, où les lignes ont une élégance heureuse, mais que de

E BOUTIGNY



LE LENDEMAIN DU COMBAT D'ULM

SALON DE 1898

trous dans cette composition. Les *Premières joies maternelles*, de M. Captier sont bien venues. La nature n'accuse-t-elle pas cependant le modelé avec plus de sévérité? Le sentiment qui a dicté à M. Choppin son *Enrôlé de 1792* est des plus louables. Il y manque toutefois la griffe qui pourrait donner à cette œuvre l'expression de la pensée supérieure. C'est au reste si difficile de s'attaquer à un thème tant de fois traité. On ne peut renouveler une telle conception que par une grande puissance d'art.

Le *bon Samaritain*, de M. Sicard; la *Résurrection*, de M. Rose, le *Retour*, de M. Seysses, nous démontrent que l'art du praticien est loin de s'amoindrir parmi nous. Mais je n'en vois pas bien l'utilité et je préfèrerais la largeur, et aussi la justesse, les morceaux d'exécution dussent-ils être moins poussés.

A coté de la Commission d'achat agissant pour le compte de l'État, la ville de Paris a aussi fait ses acquisitions.

En voici la liste :

Peinture. — MM. Bourgeois, *Lever de la lune sur les hauts plateaux (Corrèze);* Carl-Rosa, *La rivière;* Darien, *Les Halles, Paris* Didier-Pouget, *Le matin, vallée de la Creuse;* Guillemet, *Au plateau de Châtillon;* Hallé, *Le hameau;* Lecomte, *La Seine au pont au Change;* Petitjean, *Le village de Gudmont* (Haute-Marne); Truchet, *Soirée d'esthètes.*

Sculpture. — M. Gonin-Vital, *Douces langueurs*, statue marbre. M. Galy, *Datura, torchère*, statue bronze.

On ne doit que des éloges à la commission municipale et à son président, M. Hattat. La ville, sans se préoccuper des courants qui entraînent les artistes vers telle ou telle manière, n'a qu'un désir, recueillir le plus possible d'œuvres parmi celles qui intéressent Paris.

Elle a tout récemment confié la réorganisation de son musée de l'Hôtel Carnavalet à deux hommes très compétents et très actifs, M. Georges Cain et M. Levayer. Les conservateurs qui avaient précédé ces Messieurs avaient fait preuve d'un zèle incontestable,

mais l'ordonnance des collections de l'hôtel de la rue de Sévigné manquait de cette sûreté que M. Georges Cain et M. Levayer ont apportée dans leur méthode de classement.



E. GUILLON — *Portrait*

M. Georges Cain a disposé dans les salles antérieurement réservées à la topographie de l'ancien Paris, des peintures de Jeaurat, d'Hubert-Robert, d'Oudry, de Saint-Aubin, de Cochin, de Debucourt, de Carle Vernet et d'un artiste peu connu, Jean-Baptiste-Nicolas Raquenet, de l'Académie de Saint-Luc qui, dès 1732, avait exposé des vues de Paris du plus haut intérêt. Parmi les modernes, Emmanuel Lansyer tient bien sa place avec des impressions parisiennes d'une rare exactitude.

M. Georges Cain a beaucoup à faire pour enrichir l'histoire de Paris et la commission du Conseil municipal vient de lui donner un précieux appui.

Le tableau des *Halles*, de M Darien, la très belle toile du *Plateau de Châtillon*, de M. Guillemet, *La Seine au pont au Change*, de M. Lecomte, apporteront au Musée Carnavalet, l'intimité de scènes qui nous sont familières ou des vues auxquelles nous sommes accoutumés.



AMBRE [illegible]

Il est un peintre dans l'œuvre duquel M. Georges Cain trouvera amplement à récolter, un peintre qui n'a pas encore le renom qu'il mérite. Je veux parler de Stanislas Lépine, mais ne faisons pas du rétrospectif, et restons dans le cadre du Salon de 1898.

La Ville de Paris n'aura que l'embarras du choix pour placer ses autres acquisitions, mais *Soirée d'esthètes* ferait à merveille dans les galeries du Musée Galliera, très bien ordonné par M. Formentin et dans lequel il ne manque que la place nécessaire pour y former une collection tout à fait intéressante.

Il est un certain nombre d'exposants du *Salon des Artistes français*, que je regrette de ne pas voir sur la liste des achats de l'État où sur celle des achats de la Ville de Paris.

Au premier rang de ces exposants, M. Fantin-Latour.

Le lever et *Andromède* sont deux toiles d'un si exquis sentiment, d'en rendu si magistral qu'on les voudrait voir dans une de nos collections publiques parce qu'il n'est rien dont la vue soit plus instructive. Devant de telles œuvres on apprend. Aucune inquiétude. Aucune hésitation. L'homme est en pleine possession de son art. Pense-t-on que l'étude des œuvres de Fantin-Latour ne soit pas d'un meilleur enseignement que les réflexions d'un professeur dont le premier soin est de se placer entre la nature et l'élève, où de commenter les tableaux des maîtres. Si l'on demandait à Fantin-Latour d'enseigner ce qu'il sait et ce qu'il fait, il s'y refuserait sans aucun doute, mais ses œuvres sont là et il est si facile de les mettre sous les yeux de ceux qui veulent étudier. C'est d'ailleurs pour réunir tout ce qui peut instruire que les musées ont été créés.

M. Henri Martin a deux toiles : l'une est une commande pour Toulouse, l'autre a été achetée par M. Maciet. Mais ses deux dessins du *Dante* et d'*Esperanza* auraient pu être acquis par l'État ou par la Ville.

Le tableau *En mer*, de Max Bohm méritait d'être distingué entre tous.

Pourquoi n'avoir pas acheté *Le Teverone*, de M. Harpignies? Le *Raccomodeur de filets*, de Madame Mertens?

La composition de M. Max Bohm est, avec la toile de M. Wéry, et celle de M. Guinier, ce que la jeunesse a donné de plus remarquable au *Salon des Artistes français*. Quand le temps aura passé sur cette peinture, qu'il en aura atténué les rudesses, fondu les tons, on se trouvera devant l'un des plus remarquables morceaux de peintre de notre temps. Son originalité puissante apparaîtra alors aux yeux de tous et personne ne contestera la valeur d'une des scènes les plus hardies qu'ait suggérée la vie des gens de mer.

M. Max Bohm a choisi un sujet des plus simples. Les mouvements sont d'une justesse irréprochable. La tonalité de l'eau est d'un admirable accent. Tout se meut, tout parle dans la conception de M. Max Bohm à ce point que les parties perdues dans l'ombre sont d'une transparence telle, que pas un coin ne révèle les qualités fermes et positives de l'œil de l'artiste. J'ai pour ma part la plus grande confiance dans l'avenir du jeune peintre américain et quand je vois dans le livret qu'il est installé dans cette délicieuse petite ville d'Étaples qui a une physionomie si française et qu'il a fait ses études chez M. Jean-Paul Laurens et chez M. Benjamin-Constant, je n'hésite pas à le prendre pour nous et de lui donner ses lettres de naturalisation.

Le mer a très heureusement inspiré les jeunes gens de cette année. Il ne faut pas s'en étonner. Elle est un admirable prétexte à scènes de mœurs quand on demeure sur ses rives et à des drames quand on se risque sur ses flots changeants.

J'ai déjà parlé de M. Wéry qui a trouvé une belle inspiration dans le monde des pêcheurs.

Madame de Mertens s'est attachée à l'étude de ce même monde. Elle a décrit dans le style qui convient avec moins de force que M. Wéry (elle est femme), mais avec autant de conscience l'un des incidents de la vie de ces humbles.

A. BOUCHE



AU CRÉPUSCULE

SALON DE 1898

Il est encore d'autres artistes qui auraient pu légitimement prétendre aux faveurs de l'acquisition. M. Rigolot avec sa *Fête arabe* et son *Intérieur* de *Bou-Saâda*. Je n'ai qu'un goût médiocre pour les orientalistes. Ils ont fait chez M. Durand Ruel, une exposition qui a failli me faire regretter Fortuny et Fromentin, mais M. Rigolot se distingue par une affection particulière pour les études et par une aversion très appréciable à notre époque pour les arrangements préconçus. Chez lui le ciel et les mouvements de terrain sont notés par des touches délicates qui traduisent l'impression directement reçue.



E. FREMIET *Maternité*

M. Maurice Bompart expose une scène de la vie arabe remplie de véritables qualités mais un peu trop voulue dans sa disposition.

M. Joseph Bail est très intéressant dans ses recherches de nature morte. Je l'ai loué comme il le mérite. Mais je comprends que les commissions d'achat laissent aux amateurs le soin d'accrocher ses chaudrons à leur crémaillère.

Sur l'eau, de M. Paul Chabas est un tableau, qui aurait dû en revanche appeler l'attention des commissions d'achat.

Elle rêve, elle chante et sa compagne écoute.
L'eau dort sous le baiser défaillant du soleil
Et la barque légère en glissant suit sa route
Dans la douceur du soir vers le lointain vermeil.

La barque de M. Paul Chabas glisse doucement vers le succès.

Nous le lui prédisons s'il consent à voir toutes choses avec moins de préoccupation de demi-teintes inutiles.

Le 2 juillet au cours de la cérémonie de la distribution solennelle des récompenses aux membres de la *Société des Artistes français*, M. Jean-Paul Laurens a fait entendre des paroles courageuses.

Il s'est élevé avec force contre les amateurs, ces faux frères qui cheminent, a-t-il dit, en vagabonds le long de nos cimaises, y déposant sous le nom d'œuvres d'art leurs élucubrations grises et ternes, dispersant l'attention, diminuant l'intérêt et faisant rejaillir sur les vrais artistes le discrédit qu'ils ont encouru et la réprobation qui ne devrait s'attacher qu'à eux seuls. « Il faut ouvrir, s'est écrié le président de la *Société des Artistes français*, une campagne énergique pour épurer de ces parasites qui s'y incrustent l'art français en danger. Il appartient à l'État de nous y aider, a-t-il ajouté, en ne prodiguant pas ses encouragements à trop de gens. Ceux-là seuls qui se sentent la vocation et dont la vocation est reconnue, ont le droit de bénéficier des marques d'intérêt que le pays témoigne aux artistes. Rien n'est nuisible à l'art comme les faveurs mal placées, décernées sous forme d'achats ou de commandes aux médiocres. »

On ne saurait mieux dire et nous adressons au président de la *Société des Artistes français*, nos plus cordiales félicitations pour ces saines et réconfortantes paroles.

Il y a trop longtemps, nous l'avons dit et répété au cours de cette étude sur les Salons de 1898, que l'on montre une complaisance coupable pour cette légion chaque année plus nombreuse de faux artistes. Mais le moyen, le seul, de couper le mal dans ses racines, c'est de réformer notre École des Beaux-Arts, de s'y montrer moins facile pour les admissions et surtout de briser avec l'institution néfaste des ateliers gratuits qui rendent toute émulation impossible entre ceux qui pourraient comme jadis donner l'enseignement salutaire.



M. Jean-Paul Laurens a raison. Que l'État commence. Nous ajouterons : Que la *Société des Artistes français* fasse de son côté ce qu'il est urgent de faire. Qu'elle en finisse avec ce régime de tolérance qui lui fait admettre dans ses expositions tous les recommandés sortis des ateliers d'amateurs et aussi qu'elle renonce à ces attributions vraiment surannées de médailles et de mentions.

J'ai été le premier à demander que la *Société des Artistes français* attribuât la médaille d'honneur au grand artiste Henner, puisque les médailles et les mentions étaient maintenues cette année. Mais s'il était touchant de voir des artistes honorer avec la presque unanimité de leurs suffrages la personnalité d'Henner, n'est-il pas douloureux de voir un homme de cet âge venir sur une estrade recevoir comme un lycéen la récompense qui lui était due depuis tant d'années et qui lui a été enfin donnée?

Dans cette cérémonie du 2 juillet, le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a joint à la médaille attribuée à Henner la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, puis il a parlé des « gloires de l'École française » et félicité l'Académie française d'avoir appelé à siéger parmi les immortels M. Guillaume, directeur de la Villa Médicis à Rome.

Mais je reviens au discours de M. Jean-Paul Laurens qui n'a pas été seulement l'événement de la journée, mais qui est un acte considérable qui marquera heureusement l'année 1898.

Il était temps qu'une voix autorisée se fit entendre, dans une question qui est traitée depuis quelques années avec un tel sans gêne que, les ateliers Julian aidant, nous étions menacés de voir ceux qui ont conservé le respect de l'art, noyés sous le flot envahissant des amateurs qu'une administration complaisante récompense, honore et achète. Les amis de l'art étaient devenus si nombreux qu'ils s'étaient constitués en corporations et qu'ils régentent nos musées à l'heure actuelle.

Les amateurs ne s'en sont pas tenus là. Déguisés en artistes

ou en Mécènes, ils ont appelé à la rescousse tout ce que la littérature compte d'iconoclastes. En Russie et en France, des docteurs ont jeté l'anathème sur l'art. Ils l'ont excommunié au profit des pratiques faciles à l'usage des demoiselles. Tout ce que l'on compte d'ambitions déçues, de vocations ratées s'est ligué contre les penseurs.

La personnalité fait défaut à ce point que l'on se prend à regretter le temps ou l'Institut représentait une opinion et ses opposants une autre à un moment où personne n'en paraît plus avoir et où, armé de l'insupportable habileté de main, chacun se livre à des contrefaçons banales de tout ce qui a eu un sens, de tout ce qui a exprimé une idée.

Qu'on nous ramène à l'antique formule académique, aux protestations violentes qu'elles soulevait; mais comme le dit M. Jean-Paul Laurens, qu'on nous débarrasse des parasites qui encombrent les cimaises et les déshonorent.

Lorsque nous nous promenons au milieu des monuments si éloquents de ce moyen âge qui ont été si longtemps méprisés, lorsque nous admirons ces vestiges grandioses d'une époque qui avait son idéal, nous éprouvons un légitime orgueil.

Lorsque nous retrouvons au travers de cette odieuse renaissance italienne d'un maniérisme si insupportable, ce que la pensée française y a laissé de simple et d'honnête; lorsque, pendant les XVIIe et XVIIIe siècle, nous sentons renaître la grande liberté d'inspiration qui est notre marque personnelle; lorsque enfin, au XIXe siècle, nous saluons le vrai David sous le faux David et que nous apparaissent les superbes figures d'Eugène Delacroix, de Corot, de Millet, de Courbet, de Manet, de Rude et de Carpeaux, nous nous inclinons religieusement devant la foi invincible qui a soutenu l'art français à travers les âges. Mais aujourd'hui, si des paroles comme celles de Jean-Paul Laurens nous réconfortent et nous laissent l'espérance, les campagnes menées par les Tolstoï et ses pâles imitateurs nous laissent aussi froids que le défilé des inutilités qui ont le don de leur plaire.

P. GROLLERON



DEVOUEMENT

J'ignore si le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts qui a répondu, le 2 juillet, au président de la *Société des Artistes français* avait eu connaissance, avant de prendre la parole, du discours qui lui était adressé. Mais il avait une utile réponse à lui faire en se joignant à lui pour protester contre les marchands du Temple.

Il avait, à défaut du grand artiste qui ne s'est pas présenté aux dernières élections de l'Institut et dont j'ai déjà déploré la réserve, à défaut de Puvis de Chavannes, à défaut aussi de Fantin-Latour, de Carrière, à louer les candidats qui ont récemment brigué cet honneur, et parmi ces candidats à citer MM. Cormon, Flameng, Aimé Morot, Dagnan-Bouveret.

Voilà quelque vingt-ans que, avec une assiduité et une réussite croissantes, M. Cormon envoie presque chaque année au Salon des œuvres qui ont leur marque personnelle. Son exposition de cette année est le fruit de plusieurs années de patientes recherches et d'un travail qui est en progrès. Tout y est bien équilibré et conçu dans de belles proportions. La franchise de la facture y est des plus remarquables. L'État s'est adressé à lui pour qu'il menât à bien une œuvre considérable. L'État ne lui devait-il pas les félicitations dont il se montre si prodigue envers les médiocres.

M. François Flameng a fait, dans son *Waterloo*, une tentative des plus hardies. Tout en se développant suivant ses aptitudes naturelles, il a retenu l'attention par un grand goût uni à un savoir profond; se gardant bien de délayer des attitudes rebattues, il a mis dans sa composition nécessairement compliquée des bouffées de réalité qui témoignent d'études profondes. M. François Flameng est un de ces artistes que l'on suit avec un intérêt croissant et s'il marche plus avant de sa fière allure, il ne tardera pas à se faire une autorité grande.

M. Dagnan-Bouveret possède le don de frapper l'esprit par la gravité de ses compositions. Il n'en est pas une qui ne vous saisisse par sa grandeur. On sent que derrière l'homme qui peint,

il y a le philosophe qui pense. La partie droite du tableau de son Christ de cette année est d'un attrait particulier. Le peintre s'est représenté avec sa femme et son fils maintenus dans l'ombre et rendant hommage au Christ qui occupe le centre du tableau en pleine lumière. Dans la partie gauche deux disciples, dont l'un se penche vers le Christ. On ne saurait dire combien l'œuvre de M. Dagnan-Bouveret est heureusement disposée. Il n'y a plus trace de l'apprentissage et de l'éducation puisés aux sources officielles. C'est de la maîtrise dans la grande et belle acception du mot. M. Dagnan-Bouveret avait commencé par saisir au passage des types et des mœurs de notre temps. Il a gardé ce culte pour le moderne, pour le vécu, en traitant des sujets qui ne sont plus en apparence de l'époque présente, mais qui sont en réalité auréolés de son amour du vrai si bien qu'il peut, comme l'a fait Rembrandt et comme l'ont fait bien d'autres avant et après lui, mettre dans ses tableaux toute la passion de la vie actuelle, s'y accommoder même des accoutrements que nous portons. M. Dagnan-Bouveret peint d'ailleurs avec une tranquillité d'âme qui rappelle les primitifs. Il est respectueux de son art,



A BOUCHER — *L'hirondelle blessée*



étant respectueux de sa pensée. Mais qui sait mettre une pensée dans un tableau? Le phénomène devient si rare qu'il mérite d'être signalé. Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts aurait pu s'y employer.

Dans la récente élection à l'Académie des Beaux-Arts, M. Aimé Morot l'a emporté sur ses trois concurrents. Il y avait beaucoup de raisons pour cela. M. Aimé Morot est par son éducation et par ses alliances de la famille de l'Institut, mais il serait injuste de méconnaître sa valeur personnelle qui est grande.

M. Aimé Morot possède, en effet, un bagage considérable. Il a beaucoup produit et ses productions qui se sont particulièrement distinguées par une connaissance approfondie du cheval, n'ont jamais eu, comme celles de M. Dagnan-Bouveret, l'ambition de faire penser, mais sont parvenues par la vigueur de l'expression et par des qualités d'art qu'il faut hautement proclamer à retenir tous ceux qui aiment la belle et solide facture.

Cette année, M. Aimé Morot a été à mon avis plus heureux dans le portrait du prince d'Aremberg que dans celui du duc de La Rochefoucauld. Le prince d'Arenberg, quoique homme de cheval, — il est si je ne me trompe président de la société d'encouragement des courses — s'est fait peindre dans son cabinet de travail. La tête est légèrement renversée. Les raccourcis des jambes sont heureux. L'expression du visage est séduisante. Il y a dans ce portrait des parties d'un dessin formidablement négligé, mais l'ensemble a une bonne tenue. Et puis, ce portrait a le charme qui vient de la douceur de l'expression et la signification qui résulte de l'arrangement général. On se sent en présence d'un gentilhomme qui a le goût du travail, dont le front bien modelé réfléchit et dont l'œil, cette fenêtre de la pensée, pour employer l'expression du peintre Gros, a une vivacité des plus intelligentes.

Le portrait du duc de La Rochefoucault est, il me semble, moins bien venu. La mise en scène en est plus pompeuse. Sur un fond de forêt, le cheval hardiment enlevé soulève le cavalier qui est bien

en selle. Toute la composition a grand air et l'on sent que M. Aimé Morot a peint avec amour cette figure équestre. La sûreté de main est extraordinaire et la science des valeurs donne à la toile un cachet de simplicité, de force et d'harmonie que n'ont pas eus les portraits de même ordre envoyés aux Salons précédents par le peintre. Mais ce qui me fait préférer le portrait du prince d'Arenberg, c'est la saveur de l'exécution moins heurtée, moins violente que dans le portrait du duc de La Rochefoucault bien que, je le répète, il y ait une véritable harmonie dans l'effet général, rendu avec force et vérité. Faire l'éloge de ces ouvriers robustes, de ces artistes convaincus eut été encore une fois un admirable commentaire aux vaillantes déclarations du Président de la *Société des Artistes français.*

Les peintres que je viens de citer n'ont entre eux aucune parenté, mais ils sont de la même famille, de cette grande famille des artistes français qui saura reléguer les amateurs à la place qui leur appartient, place qui n'est pas aux Salons que l'on ouvre annuellement car le public s'y presse pour y constater les progrès que fait notre art national vers un but qu'il n'a jamais cessé de poursuivre, la représentation de la vie.



SOCIÉTÉ NATIONALE

DES

BEAUX-ARTS

LA PEINTURE

La section de peinture du Salon de la *Société nationale* a des œuvres du plus haut intérêt.

Il est un artiste qui domine la *Société nationale des Beaux-Arts* comme M. Henner domine la *Société des Artistes français*. M. Puvis de Chavannes est une figure des plus attachantes. Insouciant des hiérarchies, dédaigneux des évolutions journalières qui se sont produites autour de lui, garanti contre l'inquié-

tude par la fermeté de sa croyance, il est demeuré seul en face de son rêve traduisant avec l'énergie de sa conscience individuelle et la force d'une conviction chaque jour grandissante, sa volonté de réagir contre le tableau et de remettre en honneur la composition décorative. Il s'était en effet produit au commencement de ce siècle sous l'influence de David, marchant à la suite de Vien, une réaction violente contre la décoration. David avait détourné l'art français de tout ce qui pouvait être un ensemble prévu pour une place désignée. Il lui paraissait que le peintre devait inscrire sa pensée sur une toile mobile et se garder de faire quoi que ce soit pour un emplacement défini. Prudhon dans son *Triomphe de la gloire*, est le premier qui ait tenté de protester contre ce parti pris. Delacroix a repris plus tard la tradition française, mais toujours avec la préoccupation de faire le tableau. C'est Puvis de Chavannes qui en 1865, dans son *Ave Picardia Nutrix* a nettement brisé avec les préjugés de l'école de David. On s'est aperçu à dater de ce moment que l'art qui ne tient pas compte du milieu, dans lequel il doit exprimer sa pensée, est purement conventionnel. Le cadre a repris la place qu'il doit avoir. Je me souviens à ce sujet de l'admirable décoration que Ribeira a peinte à Naples pour être placée au-dessus du maître-autel de l'église des Camaldudes. Les moines ont un tel souci de la mise en scène de cette décoration, qu'ils ne vous la montrent qu'à l'heure de la journée qui lui est la plus favorable, rien n'étant indifférent dans l'entourage d'une peinture et dans la manière de la présenter. M. Puvis de Chavannes a fait cette année un grand sacrifice en consentant à exposer dans une des salles des salons du Champ de Mars sa sainte Geneviève. Si l'on admire malgré les voisinages déplaisants, la simplicité de la sainte Geneviève, si l'on demeure saisi par la profondeur de la ville endormie sur laquelle elle veille, ce panneau prendra un tout autre aspect lorsqu'il sera mis au Panthéon. Mais M. Puvis de Chavannes est Président de la *Société Nationale des Beaux-Arts*. Il ne peut refuser à ses collègues de leur donner la primeur de ses compositions. Il en agit ainsi chaque année et chaque année on voit

PUVIS DE CHAVANNES



S^TE GENEVIEVE

SALON DE 1898

sous un jour qui n'est pas son véritable jour ce qu'il a fait pour une destination précise. M. Andres Zorn me disait avant-hier: « Il vous faut aller à Boston, vous croyez avoir vu les peintures décoratives que Chavannes destinait à la ville américaine. Eh bien vous ne les avez pas vues. Quand je me suis trouvé là-bas devant ces compositions enchâssées dans des marbres d'un ton de terre de sienne claire, j'ai été émerveillé. Il n'y a rien de plus beau aux Etats-Unis. »

Devant les panneaux décoratifs de M. Puvis de Chavannes, lorsque ils sont dans leur cadre, on éprouve des jouissances intarissables d'émotion et de rêverie. Lorsqu'ils sont mêlés à la foule, ils apparaissent comme dépaysés. Mais il faut lui savoir gré de ne pas craindre ces épreuves et d'apporter modestement au Champ de Mars la page magistrale qui ira continuer au Panthéon, après la fermeture des Salons, l'admirable décoration que M. le marquis de Chennevières a eu la très heureuse idée de lui demander et que nous voudrions encore plus complète.

Le morceau capital de l'exposition de M. Dagnan-Bouveret qui envoie six toiles au Champ de Mars, est *Le Christ et les pèlerins à Emmaüs*. Il est peu de légendes qui aient plus séduit les artistes que celle du Christ et des pèlerins. Elle a été traitée de mille manières. M. Dagnan-Bouveret l'a conçue dans le goût de son tableau de *La Cène* de l'année dernière. Le Christ est rayonnant, attirant à lui toute la lumière de la composition, à mon avis plus émouvante que sa composition précédente. Le groupe de droite qui représente le peintre, sa femme et son fils, est empreint d'une tendresse intime qui en font une page d'ordre supérieur. La facture de cette partie du tableau est si simple, les attitudes des trois personnages sont si respectueuses que l'on ne se lasse pas de contempler cet exquis renouvellement d'un thème particulièrement cher aux grands croyants de Bruges, de Cologne et de Florence et interprété avec une observation de la nature qui fait de cette partie du tableau de M. Dagnan-Bouveret un des plus purs chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine.

Le *Flamenco*, de M. Besnard qui par la suavité du dessin, par

l'harmonie de la couleur, le mystère de la scène représentée, et le charme qui se dégage de l'ensemble de la composition est une de ces toiles impressionnantes que l'on voudrait toujours avoir sous les yeux. Mais l'envoi le plus important de M. Besnard est le portrait qu'il inscrit au livret sous cette rubrique. *Portrait de théâtre.* C'est là une œuvre magistrale. Quelle merveille que ce jeu de tons roses rompus par les plis craquants de la robe. Puis il y a dans l'attitude de tout le personnage un sentiment tellement vrai, si juste que jamais M. Besnard n'est parvenu à une telle plénitude d'expression, à une si grande intensité de vie. C'est à ce point que dans la salle où est exposé le *Portrait de théâtre*, ce portrait vous appelle ; on ne peut s'en détacher. La femme qu'il représente est là toute entière avec son allure, ses gestes, et aussi avec l'éclat de sa beauté si particulière et si caractéristique.

Avec M. Carrière, c'est autre chose. La notation est plus simple, la facture plus mystérieuse. M. Carrière nous invite à l'apaisement et quand nous sommes en présence de l'intime mélancolie de son portrait de femme et d'enfant ou devant les profondeurs infinies de son panneau décoratif destiné à la Sorbonne, nous oublions les conflits violents des accords bruyants pour nous laisser aller au charme des symphonies plaintives et caressantes qu'il nous fait entendre. Le son vient à nos oreilles à demi voilé ; mais il nous ravit par son harmonie, qui fait de M. Carrière, un des plus grands virtuoses des temps modernes.

Mais parlons des aînés. Depuis le jour où M. Carolus-Duran a exposé *L'homme endormi*, qui est au musée de Lille, il n'est pas de peintre qui ait plus produit. Chaque année, M. Carolus-Duran expose une série de portraits aux visages clairs, aux étoffes chatoyantes. Quelques-uns sont demeurés célèbres, celui de la *Dame au chien* par exemple qui est également dans le musée de sa ville natale. Le peintre lillois ne s'en est pas tenu aux portraits ; il a abordé tous les sujets, scènes dramatiques, paysages, grandes compositions pour plafonds. Toujours il a rencontré les succès que lui valent cette année son *Portrait des enfants du Prince Murat*, sa *Liseuse* et *La jeune fille en deuil.*



PORTRAIT DE THÉATRE

E. CARRIÈRE



PORTRAITS

SALON DE 1898.

M. Cazin est un de nos plus grands paysagistes. Personne n'a mieux que lui, depuis Corot, rendu ces effets profonds ou malgré un dessin d'apparence flottante mais en réalité très sûr, il n'est pas une notation qui lui échappe et qui ne soit marquée dans la superbe entente d'une harmonie incomparable dont il a le secret. M. Cazin se plaît aux singularités impressionnantes, que donne la tombée du jour. Il a même une préférence marquée pour la nuit dont il éclaire le mystère par un trait lumineux dans le ciel ou par la lueur qui signale une maison habitée. Il ne dédaigne point d'ailleurs les aspects de la nature baignée des rayons du plein soleil. Toujours il s'empare en maître de son sujet. Cette année, de ses huit envois, tous très admirables, *La nuit* est celui qui vous inspire le plus de mélancolie, on pourrait dire de recueillement.

M. Friant a donné aux Salons de 1898 une œuvre de grande puissance, la *Douleur*. Dans un cimetière, sur le bord d'une fosse qui n'est pas encore fermée, une femme s'abîme agenouillée secouée par les sanglots. Une autre femme la soutient. Une troisième s'apprête à lui venir en aide. Un fond en pleine lumière derrière les noirs des vêtements de deuil de ce groupe qui occupe le premier plan des visages indifférents. Cette composition si simple, si vraiment grande, a soulevé les critiques de ceux qui, marchant au gré du vent, s'enthousiasment subitement de certains procédés de facture qu'ils dédaignaient hier, qu'ils aimeront je l'espère autant demain, mais dont la comparaison avec la manière de peindre de M. Friant n'enlève rien au talent du peintre de Nancy.

C'est, en effet, avec la magnifique exposition de M. Cottet que l'on essaie de tuer le tableau de M. Friant. Notre esprit français a toujours eu ce travers de vouloir écraser ceci avec cela. Les quatre panneaux de M. Cottet, *Au pays de la mer*, *Le repas d'adieu*, *Ceux qui s'en vont*, *Celles qui restent*, sont des morceaux de peinture d'allure superbe. Le talent de M. Cottet s'est révélé dès le premier jour et en ce premier jour nous eûmes, Puvis de Chavannes et moi, grand'peine à lui faire attribuer une demi-douzaine de voix dans la

réunion des cinquante et quelques membres du conseil supérieur des Beaux-Arts. Aujourd'hui le talent de M. Cottet s'est imposé à l'attention, à l'admiration de tous. Mais en toute sincérité M. Friant s'en trouve-t-il diminué? M. Picard, de son côté, avec sa très belle exposition doit-il ne pas retenir l'attention de ceux qui, tout en applaudissant au succès si mérité de M. Cottet, aiment cet adorable petit *Portrait de Coquelin aîné dans le rôle de* Petruccio, qui, à côté de *Dunes* et de la *Femme qui coud*, forment une partie de l'ensemble si complet et si remarquable des envois de M. Picard. Non, il ne faut pas que l'éclat d'un talent qui s'épanouit avec la vigueur du talent de M. Cottet qui, entre parenthèse, a de délicieuses petites études de mer au-dessus de sa grande composition, nous éblouisse au point de nous faire méconnaître les individualités qui s'affirment ou se développent auprès de lui. Ainsi, il n'est pas à notre avis dans tout le Salon du Champ de Mars un peintre qui soit plus peintre que M. Simon. Dans sa scène du *Cirque forain*, les tons



RAFFAËLLI _ *Portrait*



DOULEUR

ont une valeur d'une franchise d'autant plus remarquable que M. Simon n'a pas recours aux oppositions violentes.

M. Ménard est un poète dans la plus haute expression du mot. Les scènes voilées qu'il nous décrit à l'ombre des grands bois devant les horizons immenses avec ces éclats de lumière jetés sur les nuages amoncelés ont un charme inexprimable. M. Ménard est de plus en plus maître de sa langue et d'une langue qui est bien à lui.

Avec une saveur qui lui est propre, M. Thaulow s'est essayé d'abord dans des paysages au pastel qui produisirent en 1890 une impression profonde. M. Thaulow avait donné dans ces pastels une sensation inconnue du mouvement de l'eau et une interprétation nouvelle des pays neigeux. Depuis, M. Thaulow a cherché et obtenu, à l'aide de la peinture à l'huile, des effets plus variés, d'apparence plus consistante. Mais que M. Thaulow se garde d'oublier la naïveté de ses débuts. Qu'il se défie du procédé facile.

M. Raffaëlli expose, cette année, le portrait de sa fille qui est fort belle. Il en a fait une image des plus curieuses où tout cède devant la volonté de l'artiste, d'exprimer ce qu'il ressent, de rendre ce qu'il voit. C'est là l'originalité de M. Raffaëlli. Il a le dédain du métier et la passion d'atteindre le but en ayant recours à tout ce qui peut le servir. Depuis qu'il a observé d'un œil si juste les aspects de la banlieue de Paris, M. Raffaëlli a usé de tout. Tantôt un coup de crayon souligne un ton de gouache. Tantôt un rehaut de pastel atténue ce qu'un trait de plume avait marqué d'une façon trop violente. Personne mieux que lui n'a su creuser les ornières d'un chemin, mettre en valeur un arbre rabougri, faire tituber un chiffonnier et silhouetter les toits au maigre profil des usines suburbaines. Quand il s'attaque à la représentation de l'être vivant, quand il fait comme aujourd'hui un portrait, il obtient à l'aide de cette manière de travailler des accents d'une ampleur soutenue. Le trait est cependant grinçant me disait quelqu'un, le jour du vernissage. L'observation est exacte jusqu'à un certain point, jusqu'au point où ne tenant pas compte des tempéraments de ceux qui traduisant la même scène,

on se refuse à confesser qu'une égale jouissance peut nous être apportée par des artistes qui s'expriment différemment.

Le gouvernement a décoré M. Jacques Blanche et il a bien fait. M. Jacques Blanche, admirablement doué, a longtemps parcouru le pays des imitations. Mais il en est revenu sain et sauf et de ces pérégrinations qui pouvaient entamer tout talent moins robuste que le sien il a rapporté une personnalité très réelle. Son exposition est très remarquable.

M. Alexander nous avait fait espérer mieux que ses portraits de cette année qui, d'ailleurs, sont toujours bien.

M. Aman-Jean est constamment séduisant, mais pas plus que M. Alexander, il n'est en progrès.

M. Sargent fait preuve d'une habileté étourdissante. Mais, dans son portrait de cette année, la vie est absente du bel arrangement qu'il nous présente.

M. Guillaume Dubufe a peint un gracieux portrait de ses filles. M. Moreau-Nélaton a une très intéressante exposition. M. Moreau-Nélaton est par excellence un doué.

M. Courtois a envoyé au Champ de Mars un *Saint Sébastien* minutieusement écrit et un *Jeune peintre* moins préoccupé de la précision.

Je crains bien que M. Muenier poussant sa vigueur d'analyse à l'excès ne gâte la simplicité de moyens qu'il employait à l'époque où il nous faisait songer aux primitifs.

M. Montenard est du Midi. Il ne nous l'envoie pas dire. Il le dit franchement, carrément et avec bonne humeur.

M. Alphonse Moutte s'exprime avec une expression non moins heureuse.

M. Lerolle sait prêter à tous les sujets qu'il traite un caractère attachant tant il y met des qualités de forme de style et tant il sait envelopper de poésie le motif observé. Au présent Salon du Champ de Mars, M. Lerolle a été cependant moins bien inspiré que d'ordinaire. Sa *Loïe Fuller* est une fantaisie bizarre

G DUBUFE



LES DEUX SŒURS

SALON DE 1898



qui manque d'épanouissement. Quant à son tableau de *La Toilette*, si le modelé de la femme est de belle venue, le milieu dans lequel il a placé la scène est d'une trop grande simplicité.

Avec ses *Laveuses* et ses *Glaneuses*, M. Lhermitte nous donne deux tableaux d'une ferme observation : la recherche du détail y est, comme dans toutes les œuvres de M. Lhermitte, peut être excessive, mais M. Lhermitte est un tel maître !



J. W. ALEXANDER — *The Blue Bowl*

Mademoiselle d'Anethan dirait qu'elle n'est pas élève de Puvis de Chavannes qu'on ne la croirait pas. Mademoiselle d'Anethan a représenté pour la décoration de l'église de Boffres, la découverte de la croix. Elle a choisi le moment où Hélène qui faisait abattre un temple païen élevé sur le saint lieu, trouve la Sainte-Croix. Cette page, traitée avec la préoccupation de ne pas s'éloigner de la manière de son maître, est d'un aspect général des plus harmonieux, mais on y rencontre à côté d'indications mâles des hésitations féminines.

M. Franck Brangwyn est un merveilleux tapissier. M. Eugène Burnand a fait de très grands progrès. *Les disciples (Pierre et Jean) courent au sépulcre, le matin de la résurrection* offre une composition qui n'a pas seulement des qualités de forme, mais où le

mouvement des personnages est ingénieusement écrit dans les lignes assez souples pour en donner la juste impression.

Mon ami Gustave Colin ne se lasse pas d'être vrai. *Au pays basque*, panneau décoratif est une de ses meilleures études, pleine de vie et baignée d'une belle lumière. Madame Marie Cornélius, de Strasbourg, nous apporte avec ses roses un délicieux parfum de notre Alsace.

Dans ses études de mer, M. Maurice Courant varie très joliment le travail particulièrement habile de sa brosse.

M. Damoye, dont on se rappelle le beau portrait par Roll est par excellence le paysagiste consciencieux.

Si l'on veut savoir ce qu'un artiste très épris de son art peut arriver à produire à force de volonté et d'observation de l'atmosphère, il n'y a qu'à regarder les six toiles, de M. Eugène Dauphin. M. Dauphin a marché depuis quelques années à pas de géant. Il est aujourd'hui en pleine possession de son talent et d'un talent très personnel.

M. Marcelin Desboutin, maître peintre et superbe graveur dont le fils méritait une bourse de voyage que le Conseil supérieur des Beaux-Arts n'a pu se décider à lui donner, poursuit son œuvre toujours débordante de sève. M. Marcelin Desboutin a une jeunesse inépuisable.

M. Louis Deschamps a la peinture facile et parfois plaisante, mais uniforme et vraiment trop dépouvue des séductions du dessin.

Quels admirables débuts ont eu MM. Durst et Eliot dans des genres très différents, mais avec une égale connaissance des nuances dans les ombres qu'ils n'ont pas assez ou qu'ils ont peut-être trop approfondie. L'un et l'autre, M. Eliot surtout, restent délicats, mais ils ne sont pas aussi véridiques que dans leurs premières études.

On doit un hommage à la vérité d'observation de M. José Engel. Mademoiselle Madeleine Fleury a une bonne manière. M. Firmin-

L. LHERMITTE



LES LAVEUSES

SALON DE 188[illegible]



Girard poursuit ses succès qui sont grands auprès du public autant que ceux de M. José Frappa. M. Albert Fourié a eu la bonne fortune d'obtenir une commande du Ministère de l'agriculture, *La Terre*, panneau décoratif.

Tout près nous rencontrons un grand, très grand artiste : M. Frédéric, de Bruxelles.

Quelle joie on éprouve quand on rencontre une œuvre véritable dans cette cohue des Salons de 1898.

Dans *Les âges de l'ouvrier*, chaque physionomie est écrite en ses traits caractéristiques avec une vigueur d'analyse, une profondeur d'observation qui, tout en révélant des préoccupations modernes, nous rappelle les procédés des maîtres de Bruges. Tous les personnages sont bien dans l'air. Le groupe des enfants au premier plan a un charme de jeunesse inexprimable. Les adultes qui se présentent de face devant le défilé qui se perd entre les bâtiments de l'usine sont d'une réalité si claire, si nette, que l'impression si humaine que nous donne M. Frédéric, constitue la toile la plus puissante des Salons de 1898. La manière dont M. Frédéric, agence son dessin et conduit sa lumière le met à un rang tout à fait supérieur parmi nos artistes modernes.

Il est un autre artiste qui nous avait fait concevoir de grandes espérances, mais qui, contrairement à M. Frédéric, nous donne cette année de grandes déceptions. Nous voulons parler de M. Melchers chez qui la recherche d'un réalisme vraiment trop vulgaire a tué l'observation sincère.

Les *Pèlerins d'Emmaüs* ne nous donnent ni une bonne, ni une agréable composition. Il faut que le peintre américain revienne à ses premières amours.

J'ai grand espoir dans l'avenir de M. Emile-Georges Giran, non moins que dans celui de M. Piet. M. Giran a un portrait qui nous montre le constant idéal qu'il poursuit dans ses études de femmes, particulièrement dans ses intérieurs d'Arles qui ont pour l'observateur un si puissant intérêt. M. Fernand Piet s'est consacré

aux scènes des marchés de campagne; il esquisse en passant des aperçus de la vie parisienne, mais toujours épris du plein air toujours séduit par la simplification du dessin il nous donne avec des transparences d'une délicatesse inouïe des amoncellements de vaisselles aux tons bleus qui, enchassées dans les foules qui se meuvent autour d'elles, apparaissent comme des turquoises serties avec art. Ce que l'on peut et ce que l'on doit faire observer à M. Fernand Piet, c'est la brutalité parfois choquante de tons violents qu'il emploie pour souligner et parfois mettre en valeur ses demi-teintes. Je crains que M. Fernand Piet soit trop préoccupé des effets que donne la photographie. Il faut étudier les effets, les mettre à profit; mais ne pas s'en servir sous peine de pervertir son œil. La peinture est déjà assez difficile pour qu'on ne vienne pas l'encombrer de complications artificielles.

Une page de vigoureuse et saine allure, la page la plus vigoureuse peut-être du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts est l'*Arrivée des toreros à la Plaza à Séville*, de M. Richon-Brunet. Il y a là des morceaux de premier ordre qui nous annoncent un peintre. Si dans l'*Arrivée des toreros*, le ciel ne pesait pas trop lourdement sur cette scène décrite et écrite avec une grande sensibilité et une loyale passion du vrai, l'œuvre serait irréprochable.

L'État a fait l'acquisition du panneau décoratif de M. Anquetin. M. Anquetin est un chercheur, mais un chercheur qui s'est essoufflé à la recherche d'impressions très différentes, les recevant toujours de seconde main et ne se laissant jamais aller complètement à sa fiévreuse ambition de lui et qui pouvait nous donner un artiste personnel. Le panneau décoratif de cette année est plein de qualités, mais il y trop d'emprunts. Quand M. Anquetin se décidera à ne pas se jeter éperdument dans le souvenir des choses déjà vues, il sera quelqu'un.

Ah les délicieuses aquarelles que M. Auburtin a placées sous sa décoration destinée à l'amphithéâtre de zoologie à la Sorbonne! Et combien elles sont plus séduisantes que cette décoration où M. Au-

M. CHERS



LES PELERINS D'EMMAÜS

SALON DE [illegible]



PORTRAIT

burtin a voulu mettre à profit ce qu'on lui a enseigné à l'École.

PIERROT

J'ai mis dans ce petit panier
Une galette plus un vin pour les reines...

URGÈLE

Rassure-toi, Pierrot, nous serons deux.

LES FÉES

L'étang rêveur se moire
Au milieu des roseaux.
Viens-t'en, nous irons boire
Avec les oiseaux.

URGÈLE

Tiens, voilà ton baiser. Je te le rends. Adieu.

PIERROT

Elle s'est envolée, oh! loin, à tire d'aile
Et fuit toute petite, ainsi qu'une hirondelle.

C'est sur ce thème que M. Guillaume Roger a fait un triptyque. Les évocations de nature virginale enveloppées d'une atmosphère voilée lui ont fait traduire le *Baiser*, de Banville en une composition d'un charme délicieux. Une telle fantaisie aurait dû valoir, avec les lumineuses et paisibles études qui complètent l'exposition de M. Roger l'encouragement qu'il demandait au Conseil supérieur des Beaux-Arts. Cet encouragement était d'autant plus mérité que M. Guillaume Roger accompagne son envoi principal de petites études pleines de charme et de vérité. M. Melchers, dont j'ai parlé tout à l'heure, est un artiste que j'ai suivi avec un intérêt très vif. Ses toiles des deux Salons précédents et l'une des toiles du Salon actuel suffiraient à le mettre en une place des plus enviables. Il est d'une gravité devant la nature qui lui fait observer toutes choses avec respect. Pourquoi M. Melchers, je ne saurais trop y insister, a-t-il fait le tableau des *Pèlerins d'Emmaüs?* C'est certainement dans un moment où il s'était départi de sa gravité habituelle et où il a été pris de la folle pensée de voir sa nature sous un aspect vulgaire presque comique.

Il faut noter, en outre, que la peinture de M. Melchers habi-

tuellement si sensée est d'une indécision regrettable dans ce tableau. Puis, enfin, la scène est mal comprise. Tout y est maladroitement campé. Il n'est pas jusqu'aux oranges et citrons placés sur la dalle, qui ne soient choquants. Il semble que le Christ va faire un tour de prestidigitation, un de ces tours familiers aux maîtres escamoteurs. Le type des pèlerins n'est pas, il faut le reconnaître, celui des complices habituels des illusionistes; mais bien le type du bon public prêt à s'étonner de tout ce qui va lui être montré. En un mot les *Pèlerins d'Emmaüs* sont une erreur de M. Melchers.



GYP. — *Portrait de Café*

M. Mesdag envoie chaque année dans nos Salons des études de marine qui sont de simples chefs-d'œuvre. M. Mesdag connaît la mer. Il la rend sous ses différents aspects avec une passion qu'avaient ses grands ancêtres et avec un talent qui lui est très personnel.

M. Mesdag est, en outre, de plus un des plus grands collectionneurs de la Hollande. Il a réunis des toiles de presque tous nos maîtres français du présent siècle. Sa galerie est une merveille et cet admirable musée Mesdag deviendra, dit-on, à la mort du peintre,

Mr BOAO



LE RETOUR DE LA PÊCHE

SALON DE 1898

la propriété de l'État hollandais. En attendant, il en fait les honneurs avec une grâce exquise et lorsqu'il vous fait le plaisir de commenter lui-même ses richesses artistiques, on peut recueillir de sa bouche des aperçus de grande valeur. Si M. Mesdag voulait mettre le comble à sa générosité, il devrait même léguer en même temps que ses tableaux un catalogue rédigé par lui avec les réflexions que lui inspirent toutes ses toiles qu'il aime passionnément.

M. Edgar de Montzaigle a fait un de ces tableaux qui ont toujours le don d'exciter la curiosité du public : *Un entr'acte de première à la Comédie-Française.* Toutes les notoriétés du moment se trouvent là réunies, depuis Rodin qui est au premier plan jusqu'à M. Francisque Sarcey qui est au dernier. La composition est d'ailleurs heureuse. Les ressemblances sont parfaites. La tonalité générale est agréable. Il y a, de plus, des qualités d'art dans un sujet qui d'ordinaire s'en peut passer, ce qui n'est pas à dédaigner.

Que d'espoir n'avions-nous pas mis dans l'avenir de M. Allan Osterlind ! Ce peintre suédois s'était tout d'abord cantonné dans la Bretagne. Il avait rapporté de là des morceaux d'une grande allure. Nous attendions toujours le tableau. Le tableau n'est pas venu. Aujourdhui M. Allan Osterlind est allé s'installer dans la Creuse Pourquoi ! Peut-être a-t-il pensé que ce département étant déserté par ses habitants qui viennent à Paris se livrer à l'industrie du bâtiment, il était bon de le repeupler. Toujours est-il que, cette année, il nous envoie *La légende du Charmeur de rats.*

« Le charmeur de rats ayant été chassé de la bourgade se venge en faisant noyer tous les petits enfants de l'endroit qui l'avaient suivi, ensorcelés par les sons de sa flûte perfide. »

M. Osterlind a bien interprété la légende du charmeur de rats telle qu'il la décrit dans le livret.

Mais je préfère celle que nous a donnée Théophile Gautier et dont il avait fait le livret d'un ballet que Strauss a mis en musique et que j'ai vu représenter à l'opéra de Vienne par la Cérale.

Très impressionnée par le *Violon du Diable* que Saint-Léon

avait composé pour sa femme la Ceritto et qu'il dansait avec elle, Théophile Gautier avait imaginé que le charmeur de rats appartenait au royaume de Satan, qu'il était Satan lui-même. Venu dans un village, il entraînait dans son empire aux accords irrésistibles de son violon tous les rats d'opéra qui figuraient les jeunes filles d'un village. Il entendait se réserver la plus belle, mais comme on ne songe jamais à tout, que le Diable lui-même a des distractions, le fiancé de celle qu'il avait enlevé et qu'il voulait retenir se glissait dans la troupe muni du talisman sacré qui anéantit les plus diaboliques calculs et c'était lui qui reprenant le violon ramenait au village toutes les égarées laissant quelque peu penauds Satan et ses amis.

C'est moins dramatique, mais c'est plus plaisant que la légende de M. Osterlind.

Madame la baronne Paini a fait un portrait de la comtesse Tornielli, ambassadrice d'Italie qui retient l'attention.

M. Aimé Perret a cinq tableau, l'*Avenir*, la *Fileuse*, la *Vanneau*, la *Fin de journée*, le *Dimanche*. Tous ces tableaux, qui appartiennent à des particuliers, sont d'une bonne exécution, mais d'une conception recherchée.

Par la seule justesse du ton, M. Prinet nous séduit parfois, mais le ton n'est pas toujours juste.

Un artiste de haute lignée qui exprime fortement et avec une hardiesse qui ne se dément dans aucun des développements de son observation est M. Albert Baertsoen.

M. Baertsoen est un Belge qui a su mettre en ses toiles tout ce que la Belgique garde de lumière en son climat peu favorisé. Que ce soient des effets de soir ou de matin, il les rend en termes nets, éloquents et d'une séduisante facture.

Son excursion matinale dans la Grand'rue qui appartient à M. Vimonet est une étude d'ordre supérieur. Toute son exposition, d'ailleurs, est des plus belles. Que le soleil de Belgique, qui est, je le répète, un soleil quelque peu voilé, éclaire, en se couchant, les toits des maisons de la petite place de Flandre ou qu'il note sur les vieux



F. RÉGAMEY



GEISHA DANSANT AU CLAIR DE LUNE

SALON DE 1898

quais les détails dans les ombres transparentes, on demeure étonné de la puissance d'un artiste qui dans les précédentes expositions ne nous avait pas paru être en aussi grande possession de son art.

M. Baertsoen doit être salué comme un maître.

M. Émile Barau, qui a eu de très brillants débuts, qui s'était attaqué très heureusement dans ses premiers paysages aux heures rapides et presque insaisissables, a, cette année, une exposition d'un grand intérêt, mais qui n'est peut-être pas aussi heureuse que ses expositions précédentes.

M. Sisley est au contraire toujours égal à lui-même. Mais il est de ceux dont la facture a besoin du temps pour patiner et harmoniser les rudesses si franches de son observation.

M. Baud-Bovy devrait se pénétrer de cette nécessité pour un paysagiste de s'exprimer toujours très sincèrement. Il est pleinement maître de son métier. Il a l'œil très juste, mais sous prétexte de sobriété, il exagère la simplicité de la chose vue et devient sec.

Il est impossible de passer devant les environs de Paris, de M. René Billotte sans être frappé du charme de telles œuvres. La *Carrière de la Folie* a même un effet de lumière sur les sables qui en font un tableau réellement fort. Les *Vendanges à Croissy*, le *Clair de lune à la Folie-Nanterre*, sont des pages d'un sentiment délicieux. Personne n'a mis plus de mélancolie dans un petit coin de toile que M. René Billotte.

M. Binet a d'excellentes études de paysage toutes pleines de sincérité, enlevées d'après nature avec un rare bonheur d'expression : *La cour Corot à Luzancy*, le *Temps gris*, la *Lisière de bois*. Il faudrait tout citer.

M. Bouvet ne se contente pas d'être un chanteur remarquable. Il se livre à l'étude des paysages. Ses préférences vont aux choses de la mer. Il se plaît dans les rochers au milieu de l'or des genêts, mais M. Bouvet compose un peu trop ses tableaux.

C'est aussi un peu le travers de M. Charles Meissonier qui porte avec honneur un grand nom, le nom d'un artiste qui a glorieuse-

ment marqué dans notre siècle et le nom d'un homme qui avait du caractère ce qui ne se rencontre pas fréquemment à notre époque.

C'est à ce caractère ferme et loyal que la *Société nationale des Beaux-Arts* doit sa naissance.

M. Meissonier s'était montré injuste dans plusieurs jurys pour les artistes qui, comme Courbet et Manet, avaient brisé avec les traditions étroites de l'enseignement académique. Et par suite du concours des circonstances, il est devenu le *leader* de l'opposition faite à ces traditions.

Frappé à son tour au lendemain de l'Exposition de 1889, par une partie de ses anciens collègues parce qu'il s'était montré à leur gré au cours des opérations du jury qu'il présidait d'une trop grande largeur d'esprit, il se raidit, brisa avec les amis de la veille et fonda la *Société nationale des Beaux-Arts.*

Charles Meissonier qui est un artiste convaincu et un artiste de grande sincérité, ne s'est pas fait par ses œuvres la notoriété de son père, mais par l'élévation à la franchise de son caractère, il continue les traditions de l'illustre peintre français.

Et puis nous sommes bien loin des querelles nées des attributions de médailles.

Sur ce dernier point, la *Société nationale des Beaux-Arts* a fait faire un pas immense dans le sens du progrès. On continuera à décerner des médailles à la fermeture du salon de la Société voisine, mais le public n'y prendra pas garde. Mon pauvre et grand ami Manet attachait une importance aux médailles de même qu'il attachait un grand prix à la croix de la Légion d'honneur. « C'est simplement disait-il, parce que n'ayant ni médaille, ni croix, j'ai l'air d'être un intrus dans un temps où quiconque a une notoriété, est médaillé et décoré. »

S'il avait pu voir la *Société nationale des Beaux-Arts*, il aurait constaté que l'on peut vivre sans médailles. Il aurait, je le reconnais, vu que la plupart de ceux qui font le sacrifice de la médaille ne font pas aussi aisément le sacrifice de la croix. Mais

J. MUENIER



À LA FONTAINE



MATIN

(HOLLANDE)

SALON DE 1898

Montaigne avait raison de dire qu'il ne faut pas devancer son temps : un jour arrivera où la liberté, qui crée la vie, qui engendre le mouvement entretiendra les foyers d'activité intellectuelle sans qu'il soit besoin d'en activer la flamme par des distributions de récompenses qui n'ajoutent rien à la personnalité de ceux qui les reçoivent. Ce jour n'est peut-être pas bien éloigné.



[illegible]

Dans un débat qui eut lieu il y a quelques années devant le Conseil supérieur des Beaux-Arts et où s'agitait la question de savoir si la *Société nationale* devait être admise comme la *Société des Artistes français*, à participer à l'octroi du prix du Salon ou des bourses de voyage, je me suis attaché à établir une distinction entre la médaille qui est une récompense et l'allocation d'une somme permettant à quelques jeunes artistes de voyager, qui est un encouragement. Il est probable que je m'expliquai fort mal, car je ne fus pas le moins du monde compris, aussi peu compris que l'année sui-

vante quand il fut proposé de dénommer prix national, le prix du Salon que nous avions baptisé prix de Paris. De même qu'on s'était refusé à distinguer entre la récompense et l'encouragement, on se refusa à reconnaître que si nous avions donné le nom de prix de Paris au prix du Salon, ce n'était nullement pour laisser supposer qu'il pouvait être fourni par les finances de la Ville de Paris, mais bien pour encourager les provinces à faire revivre les anciens prix que l'on donnait sous l'ancien régime, par exemple à Dijon et à Toulouse. Je n'en persiste pas moins malgré mon échec dans mon regret de ne pas voir Dijon, Toulouse et bien d'autres centres artistiques comme Lyon, Marseille, Lille, Bordeaux, etc., etc., rééditer des encouragements utiles. Le prix de Dijon n'aurait-il fait que nous donner Prudhon, c'est-à-dire de lui permettre de voyager, qu'il serait des plus respectables. Mais hélas! nous vivons sous un régime de centralisation artistique tellement rigoureux que rien ne se peut faire sans l'autorisation des bureaux de la rue de Valois. Mais encore une fois, il faut patiemment attendre. Après cette digression sur l'émancipation des esprits en matière d'art je reprends l'examen de l'exposition de la *Société nationale*.

Dans la section des dessins et cartons, j'ai le devoir de mettre en vedette les deux dessins de M. Aman-Jean, *Jeune femme* et *Jeune fille*. Ce sont là de belles et saines études.

Ai-je parlé dans la peinture des natures mortes, de Madame Ayrton et de celles de M. Zakarian? Si je ne l'ai pas fait, je répare cet oubli en rendant hommage à ces deux vétérans dont les moindres œuvres ont un bel accent de décision et qui sont très supérieures aux pastels de Mademoiselle Berthe Art, bien que j'aime fort ses *Glaïeuls et clématites*.

M. Baud-Bovy, dont je viens de parler plus haut, expose aux dessins une série de portraits très bien compris et une étude *Un berger de l'Oberland*, appartenant à M. Mathias Morhardt qui, selon sa coutume, a donné en choisissant cette étude une nouvelle preuve de la sûreté de son goût.

E BURNAND



LES DISCIPLES

PIERRE ET JEAN COURANT AU SÉPULCRE LE MATIN DE LA RÉSURRECTION

A. STENGELIN



NOCTURNE

[illegible] 1898

La Ville de Paris aurait pu acheter la suite des vues prises à Paris, de M. Ernest Béjot. Ce sont là des documents qui pouvaient utilement prendre place au musée Carnavalet.

M. Eugène Burnand n'a pas envoyé moins de quatorze dessins destinés à l'illustration du *Voyage du chrétien*, de John Bungan.

Il y a quelques années la *Société nationale* a eu l'heureuse pensée d'ouvrir ses galeries a des séries complètes comme la *Vie du Christ*, de Tissot, les croquis si spirituellement écrits de Renouard et les thèmes chrétiens de M. Guillaume Dubufe. Les exhibitions de cet ordre ont produit une grande impression sur les visiteurs du Champ de Mars. M. Burnand qui a un bon tableau dans la section de peinture, *Les Apôtres Pierre et Jean*, aurait pu demander à la *Société nationale* une salle spéciale et y exposer les études très nombreuses qu'il a dû faire pour ce tableau et pour d'autres de même inspiration. Je n'hésite pas à dire, cependant, que tout en approuvant ces expositions d'ensemble, on est heureux de se trouver en présence de l'envoi modeste d'une seule étude, comme celle de Madame Marie Cazin, d'en admirer la fermeté, la puissance et le superbe caractère.

Madame Marie Cazin, pourrait, elle aussi, multiplier ses envois, mais elle comprend que mettre toute sa bonne foi dans une seule étude et la présenter comme une de ces rêveries rares et uniques, fait souvent plus sainement méditer que les avalanches de productions bibliques, allégoriques et mystiques.

Il est un artiste dont l'exposition est cette année des plus remarquables et que je tiens à mettre à part à côté de l'œuvre de conviction de Madame Marie Cazin. C'est M. Guignard qui nous donne par sa haute probité artistique des sensations d'art vraiment fortes.

M. Alphonse Stengelin a trois tableaux de premier ordre qu'il faut louer comme des œuvres pleines de promesses : Le *Nocturne*, la *Chaumière Drenthoise* et le *Lever de lune au crépuscule*.

M. Pierre Carrier-Belleuse expose une suite de frivolités amusantes parfois, mais toujours faites avec application.

M. José Engel a envoyé au Champ de Mars des dessins que nous

avions déjà vus dans les galeries du théâtre d'application où M. Bodinier fait des expositions sans cesse renouvelées et dont quelques-unes sont particulièrement intéressantes. Je cite au nombre de ces dernières, celle de M. José Engel et celles de MM. Steinlen, Ibels et Piet.



[illegible]

Nous retrouvons M. Piet au Salon du Champ de Mars, section des pastels, avec trois aquarelles et dessins croqués, d'une observation vraie. Le *Marché de lierre*, la *Bonne embrassant un bébé*, la *Fillette et la bonne*, sont des études prises au hasard de la vie courante par un artiste qui fait ce qu'il voit et qui voit ce qu'il fait.

Le paysage peint à la détrempe avec des rehauts de pastels, de M. Giran-Max, est, tout en étant dépourvu de ce fini implacable que certains peintres se croient tenus d'apporter dans toutes leurs productions, absolument complet.

M. Grasset a une exposition digne de lui. Madame Jeanne Guérard-Gonzalès envoie trois petites indications d'un joli sentiment, particulièrement la villa Gonzalès à Monte-Carlo. Quelle intéressante réunion d'artistes que celle des Gonzalès et des Guérard ! Eva Gonzalès, la sœur de Madame

A. LESREL



UNE PARTIE INTERESSANTE



BEDOUIN DANS LE DÉSERT

(EGYPTE)

SALON DE 189[illegible]

Guérard, avait les grandes envolées d'un peintre d'avenir. Guérard a montré sa personnalité dans son œuvre d'aqua-fortiste surtout en reproduisant l'infinie tristesse de ces grands paysages mornes de Hollande. La dernière fois que je l'ai rencontré c'est précisément près de cette villa Gonzalès à Monte-Carlo dont sa veuve nous offre aujourd'hui l'image. Le pauvre homme était déjà cruellement atteint par le mal qui devait l'enlever. Il admirait l'harmonie calme et sérieuse de cette Méditerranée quelque peu monotone, qui n'a pas les grandes colères de notre océan breton et il cherchait à en rendre les raffinements de coloration, pendant qu'à côté de nous les frôlements des robes qui se précipitaient à la salle de jeu de Monte-Carlo, parfaitement indifférentes au charme de la mer, nous rappelaient les réalités de la vie banale des habitués de la côte d'Azur.

En parlant tout à l'heure des expositions de la Bodinière, j'ai omis de citer le nom de M. Albert Guillaume. Je répare cette oubli. L'exposition que M. Albert Guillaume a faite rue Saint-Lazare a été en effet l'une des plus brillantes de l'année dernière. M. Guillaume s'est fait un nom et a conquis une réputation très légitime dans le bataillon tous les jours grossissant des illustrateurs et dessinateurs d'affiches.

A côté des Forain, des Caran-d'Ache, des Steinlen, des Hermann Paul, des Ibels, il s'est fait une place et l'Exposition universelle de 1900 nous annonce, non seulement un théâtre organisé par lui, mais un aquarium fait en collaboration avec son frère et qui transforme dit-on la donnée des aquariums connus.

A la *Société nationale*, M. Albert Guillaume envoie un *Programme pour le concert à la Scala* et un autre pour les *Folies-Bergère*, deux aquarelles, puis des dessins extraits de ses illustrations de *Mes vingt-huit jours* et de *Madame est servie.*

Cet art de l'affiche a fait de Chéret un chef de file. Chéret demeure toujours le maître. Personne ne sait dessiner comme lui par grandes touches au pastel simplifiant l'effet général et donnant des aspects de jaune de chrome et de bleus intenses qui séduisent l'œil. A sa suite

Grasset et ses élèves ont ramené à des conceptions archaïques l'art de l'affiche. M. Guillaume et bien d'autres, Toulouse Lautrec, par exemple, vont ou leur fantaisie les pousse et cette fantaisie les sert heureusement. Mais, je le répète, Chéret tient toujours la tête et ses romances sans paroles d'une clarté réjouissante, remuantes de sensations spirituelles, sont des tableaux achevés.

Gyp avec Bob ou Gyp sans Bob, manie sa palette ou le pastel avec infiniment d'esprit.

Madame Madeleine Lemaire apporte six bouquets de fleurs peints avec la maîtrise qu'on lui sait.

M. Le Gout-Gérard, M. Le Liepvre, M. Iwill, M. Latouche, ont d'aimables dessins.

Un maître qui dans notre époque d'incertitude et de trouble poursuit sa route avec une rare sûreté de coup d'œil, qui s'attaque à tous les sujets et qui les exprime tous avec une facture variée, mais toujours robuste, c'est Jeanniot. Son *Soldat*, ses *Études de nu* sont des œuvres de premier ordre. Doué d'une sensibilité extrême, M. Jeanniot a des recherches d'une grâce exquise que font valoir les ressources que lui donnent tour à tour la peinture à l'huile, l'aquarelle ou le pastel. Quand le temps aura fait justice de productions fragiles et éphémères, les œuvres de M. Jeanniot demeureront.

M. Lévy Dhurmer est en voie de se faire une grande réputation de pastelliste. Son *Portrait de M. Ravaisson-Mollien* est d'une facture qui plaît.

Madame Marlef, une élève de M. Roll fait des progrès sensibles. Sa *Baigneuse* est une étude excellente.

Nous retrouvons dans les dessins et cartons, M. Osterlind, le suédois de la Creuse avec une superbe aquarelle, *Le poète Rollinat chez lui*.

M. Raffaelli a ajouté à son exposition de peinture, un portrait au pastel très clair, très net et d'une belle attitude.

M. Lucien Simon et Madame Jeanne-Lucien Simon ont fait de

E. COURTOIS



SAINT SÉBASTIEN

SALON DE [illegible]

F. PIET



LE MARCHE DE MIDELBURG

(ZÉLANDE)

SALON DE 1898

nombreux et très intéressants envois dans la section des dessins et des aquarelles. Je ne peux que répéter devant M. Lucien Simon et devant Madame Simon que j'ai une prédilection toute particulière pour l'observation si amoureuse du vrai qui distingue les envois du peintre du *Cirque forain* et j'ajoute que Madame Simon manie l'aquarelle avec un rare talent.

Dans la gravure, il faut signaler les magnifiques planches de M. Baertsoen, le beau *Portrait de Jacqueline van Caestre*, de Michel Cazin, les pointes sèches de M. Desaille, la lithographie du tableau de la *Marche*, de M. Jeanniot, les épreuves lithographiques en couleur, de M. Alexandre Lunois, qui a fait chez M. Vollard, une très belle et très complète exposition, le *Saint-Jean-Baptiste*, de M. Desboutin fils (André Mycho), la suite si curieuse des impressions de M. Henri Rivière, les Waltner, les Sunyer, les Lepère. *Le passeur de Billancourt*, de M. Lepère, est une de ces eaux-fortes qui nous ramènent à l'époque héroïque des aqua-fortistes, au temps où Cadart a fait cette série qui est aujourd'hui si recherchée par les amateurs.

Je n'ai garde d'oublier ce vieux père Desboutin. Les deux pointes sèches de cette année continuent l'extraordinaire série de ce graveur génial.

L'exposition des objets d'art est particulièrement brillante au Champs de Mars. M. Jean Baffier, un artiste très original, maître vielleur et superbe pétrisseur de sujets ruraux, expose une cheminée sous cette rubrique : *Pour la tradition celtique*. Le commentaire que M. Jean Baffier a fait insérer dans le livret de la *Société nationale des Beaux-Arts* mérite d'être cité, sinon dans toute son étendue, du moins dans ses passages principaux.

C'est pour exalter la dignité du travail, que M. Jean Baffier a conçu sa cheminée, c'est pour dire ses peines, ses joies, ses plaisirs et pour glorifier l'ouvrier des champs. Sur un pan de mur est symbolisée la sanctification des trois aliments principaux que la terre donne à ses enfants, le pain, le vin, la chair. Les crédences

ont été composées pour recevoir le surtout et le service de table en étain dont une douzaine de pièces figurent à l'exposition. Les peintures sont de M. Louis Boucher.

M. Jean Baffier a compris son œuvre à merveille. Les deux figures qui soutiennent le manteau de la cheminée ont une grande et simple allure. Le déroulement des épisodes peints par M. Boucher complète cette œuvre en symbolisant tout ce que M. Baffier ne pouvait mettre dans la sculpture. En revanche, ainsi qu'il l'annonce dans sa notice, tous les objets usuels qu'il expose, depuis le drageoir jusqu'au goblet, sont dans leur forme empruntés aux fleurs des champs et en donnent une traduction des plus séduisantes.

M. Brateau est un maître en l'art de traduire en étain, sa pensée délicate et précise.

M. Frank Brangwin peint des tapis par larges parti pris comme ses tableaux.

MM. Carabin, Ernest Carrière, Georges Chevrel ont dans des genres différents, des séries attrayantes.

MM. Delaherche, Dalpayrat, Lesbros et Dammouse manient le grès avec une maîtrise, qui fait de leurs œuvres autant d'objet précieux.

M. Émile Gallé, de Nancy, est le poète à qui la France est redevable du relèvement de nos industries d'art ou pour mieux dire de l'art qui a rendu ses grandes traditions à notre industrie nationale.

Grâce à lui, selon l'expression de Banville, nous sommes remontés vers la lumière.

M. Grandhomme, l'émailleur, est très haut coté par les amateurs.

Le prince Karageorgevitch a envoyé une cheminée en chêne, incrustée de cuivre avec cadre à glace en chêne également incrusté de cuivre. La tentative de M. Karageorgevitch est heureuse.

M. Marius Michel a dans sa vitrine de relieur de beaux volumes.

M. Walgren, M. Wiener, Madame Marie Waldeck-Rousseau sont,

C. COTTET



LE REPAS D'ADIEU

SALON DE 1898.

à des titres divers, des artistes ou des amateurs au talent flexible.

J'aime beaucoup ce que fait Madame Alexandra Thaulow, et M. Tiffany a d'heureuses inventions.



[illegible]MET. — [illegible] Temp[illegible] p[illegible] emportant l'Am[illegible]

Dans la section d'architecture, je tiens à signaler l'exposition de M. Charles Plumet qui aurait d'ailleurs pu prendre place dans la section des objets d'art.

Le mobilier du salon en bois de Padouck, comprenant une cheminée, une bibliothèque, des canapés, des fauteuils, des chaises, est d'un dessin très original. Ce mobilier a été fait en collaboration avec M. Tony Selmersheim, le fils du savant inspecteur général de la commission des monuments historiques. L'écran-calendrier avec des lithographies, de M. Moreau-Nélaton mérite également d'être signalé.

M. Pierre Roche a présenté, en collaboration avec M. Marty et avec M. Georges Charpentier, un projet de miroir pour cheminée en verre églomisé qui vaut qu'on s'y arrête, non pas que ce projet soit irréprochable, mais parce qu'il dénote une de ces tentatives que nous devons suivre avec attention.

Dans le Salon de la *Société nationale des Beaux-Arts*, la commission d'achat de l'Etat a retenu le *Triptyque* des trois âges de la vie de M. Frédéric. Le triptyque, *Au pays de la mer*, de M. Charles Cottet, *Le nœud vert*, de M. Alexander. *Un paysage*, de M. Paul Froment, *Une étude*, de M. Agache. *Décoration*, de M. Anquetin. *Les disciples Pierre et Jean*, de M. Burnand. *Un paysage*, pastel de M. Bussy. *Une étude*, de M. Dagneaux. Les *Brûleurs de Goémon*, de M. Dauchez. *Les communiantes*, de Madame Duhem. *Les derniers remparts*, de M. Duhem, *Un intérieur*, de M. Guignet. Les *Dindons au soleil couchant*, de M. Durst, *La rentrée des barques*, pastel de M. Le Gout-Gérard. *La tapisserie*, pastel de M. Loup, *L'envolée*, de M. Prinet, *Poème du soir*, de M. Osbert.

Dans la section de sculpture, elle a choisi la *Mort de Procris*, de M. Escoula, groupe en marbre.

La commission de la Ville de Paris a fait l'acquisition de *En Venus*, de M. Berton, du *Sentier d'or*, de M. Bouvet, du *Marchand d'oignons de la Riviera*, de M. Desboutins, de *La fin du Jour à Chennevières*, de M. Iwill, de la vue de l'*Institut*, de M. Raffaelli.

Dans la section des objets d'art, elle a acquis *La Source*, de M. Aubé, encrier en argent doré et cristal de roche fonte à la cire perdue, exécuté par MM. Thiébaut frères, *Un plat vert et bleu*, faïence, de M. Delaherche, *Un vase en mosaïque de verre avec orchidée*, de M. Emile Gallé, *Une bague*, argent et pierrerie, de M. Nocq. La *Femme au chien*, *coupe en argent doré*, de M. Vernier.

J'ai omis de dire que dans cette même série des objets d'art, la ville avait fait l'acquisition dans le Salon de la *Société des Artistes français*, de l'*Amour frileux*, bas-relief en ivoire, de M. Allouard et d'un *Peigne de femme* (écaille et or), de M. Lalique.

Il faut ajouter à ces acquisitions la série des œuvres que l'État achète sur la demande des musées de province lorsque ceux-ci proposent de faire la moitié de la dépense.

Les musées de province ont des acquisitions intéressantes à faire je ne dis pas seulement dans les galeries de la *Société*

F. MONTENARD



PANNEAU DÉCORATIF

DESTINÉ A L'HÔTEL DES AGRICULTEURS DE FRANCE

SALON DE [illegible]

P. CARRIER BELLEUSE



DANSEUSE A LA BARRE

SALON DE 1898

nationale des Beaux-Arts, mais dans les deux Salons de 1898.

Et à ce propos, je veux revenir un instant, sur le Salon de la *Société des Artistes français*.

Il y a dans la section des dessins, pastels, aquarelles, miniatures (côté des artistes français), un véritable chef-d'œuvre que je regrette de ne pas voir figurer parmi les acquisitions de la Ville de Paris, c'est l'*Impression de foule*, *à la fête de l'Esplanade des Invalides*, de M. Pierre Vauthier.

On n'a jamais rien fait de plus vivant, de plus grouillant que ce pastel.

La note du vêtement violet du saltimbanque vêtu d'un frac Louis XVI est comme le *la* de cette symphonie de couleurs.

Les taches des drapeaux tricolores flottant au-dessus des milliers de têtes qui émergent de la foule bariolée, sont d'un effet joyeux et le grave dôme des invalides, casqué d'or, termine bien le fond du tableau.

Comment M. Vauthier qui possède si bien son Paris ne nous donne-t-il pas des illustrations qui feraient merveille dans la série souvent bien terne des images qui peuplent nos recueils périodiques.

LA SCULPTURE.

Maintenant, passons à la section de sculpture de la *Société nationale des Beaux-Arts* et allons droit au Balzac de Rodin qui est le clou des Salons de 1898.

Il y a cinq ans, M. Rodin a cru devoir accepter de la Société des gens de lettres la commande du monument à élever à Balzac sur la place du Palais-Royal. M. Rodin a fait plusieurs projets. M. Rodin est un artiste d'une trop haute supériorité pour avoir supposé un seul instant que le cadre est indifférent à une œuvre d'art et que le

Balzac qu'il a exposé cette année pouvait convenir à la place du Palais-Royal. Un ordre du jour rédigé par la Société des gens de lettres et publié à grand fracas, le lui a dit. La Société des gens de lettres avait le devoir de prendre une attitude moins brutale à l'égard d'un artiste comme Rodin. Elle ne l'a pas fait et elle a si maladroitement agi, qu'il s'est immédiatement rencontré un amateur qui a relevé le gant. Mais pour bien juger l'œuvre de Rodin, il faut la dégager de la question de commande et de la question d'emplacement. Il faut considérer cette œuvre comme la conception d'un artiste qui dans sa pleine indépendance aurait voulu symboliser l'auteur de la comédie humaine en faisant émerger de la masse qui le représente drapé dans sa robe de chambre légendaire la vivacité fiévreuse de son regard, l'accent railleur de sa bouche et l'ampleur de son visage couronné par la touffe de ses cheveux vigoureusement accentuée. Sous la forme fruste du vêtement, les bras sont rassemblés, les mains sont jointes. On sent la respiration qui soulève la poitrine. On est en un mot devant le Balzac de Rodin en présence d'une œuvre d'une vraie puissance et d'un caractère qui rappelle les émouvantes figurations que nous admirons dans nos monuments du XIIIe siècle. Mais c'est sur le pilier d'un édifice du style de cette époque que doit prendre place la statue de Rodin. On la voudrait dans une de ces pénombres chères aux solitudes et non pas sur une des voies bruyantes du Paris qui a perdu de vue sa vieille cathédrale.

Aussi je me promettais une véritable joie à la pensée de voir le Balzac de Rodin se détacher sur les massifs de Neuilly, dans le parc qui lui a si gracieusement offert l'hospitalité, mais Rodin garde son Balzac dans son atelier.

Avec le Balzac, Rodin expose un groupe en marbre *Le baiser*. Ce groupe est déjà connu, sa traduction en marbre ne lui a rien fait perdre de l'ampleur de son modelé, de la souplesse de son dessin. Les profils sont étudiés avec amour. Les formes longues des deux personnages abimés dans l'heureuse lassitude sont d'une élégance exquise et quand on considère ce groupe dans son ensemble ou qu'on l'analyse dans ses



BALZAC

SALON DE 1898.

INJALBERT



MASCARON ET ENFANT

(MOTIF DE FONTAINE)

détails, on se sent retenu par la pensée géniale de l'homme qui l'a conçu.

Le bas-relief de M. Dampt *Le Temps passe emportant l'Amour* et son *Sphinx* sont des œuvres délicates imprégnées d'un haut sentiment d'art.

Le *Satyre ivre soutenu par une bacchante*, de M. Injalbert, justifie pleinement la grande réputation que s'est faite l'artiste.

Mademoiselle Camille Claudel est une élève de Rodin, qui a sa personnalité. Elle apporte dans ce qu'elle fait une vision particulière qui dégage sa pensée, dans ses croquis, plus encore peut-être que dans ses études achevées. Il est une autre femme dont les efforts m'intéressent, Madame Louise Carpeaux est douée du tempérament de son père. Tout ce qu'elle produit est significatif. On retrouve même dans ses premiers essais, dans ses ébauches les plus hésitantes, comme un écho de la superbe manière de l'immortel auteur de la Flore et de tant d'œuvres qui honorent à un si haut point la sculpture française au XIX[e] siècle.

M. Pierre Granet met dans tout ce qu'il veut exprimer une maîtrise qui fait regretter que les Girondins ne lui aient pas confié l'exécution du monument qu'ils élèvent à leurs ancêtres sur la promenade des Quinconces à Bordeaux. M. Charpentier expose à côté de médaillons le *Décor mural de salle de bain*, en faïence émaillée, en collaboration avec M. Aubert. Ce décor est ingénieux. Il faut se garder d'oublier les beaux marbres de M. Emile Bourdelle et ceux de M. Escoula.

M. Constantin Meunier n'a qu'une statuette, mais cette statuette est un chef-d'œuvre. M. Niederhausern expose un buste de femme. M. Ringel d'Illzach un médaillon pour tombeau (grès Muller).

Madame Félix Decori, une très jolie femme qui s'était fait faire un très beau buste en pierre par Denys Puech, a demandé à M. Wallgren sa statuette en marbre. Le plâtre est au Champ de Mars et rend bien la belle élégance du modèle. M. Lenoir s'est contenté d'envoyer deux bustes. M. Agathon Léonard nous donne une série de bronzes et de marbres intéressante.

Que dire du *Marquis de Morès*, de M. Marquet de Vasselot si ce n'est que M. Marquet de Vasselot est demeuré dans la tradition qui

nous vaut tant de monuments qui font la joie des comités qui les commandent.

Je voudrais louer M. René de Saint-Marceaux pour son groupe que le livret intitule *Vers l'inconnu* avec cette rubrique *Image de nos destinées, cette vision fuyait au soleil couchant parmi les nuées.*

L'idée est belle, mais l'exécution toujours si consciensieuse que M. René de Saint-Marceaux met dans toutes ses productions ne l'a pas aussi complètement servi que d'ordinaire.

Quand j'aurai cité MM. Lefebvre, Madame Ericson, M. Michel-Malherbe, M. Saint-Gaudens, M. Schnegg, M. Topffer, M. Wienecke, j'aurai marqué à peu près tout ce qui frappe dans la section de sculpture de la *Société nationale.*

ANTONIN PROUST.



R. DE SAINT-MARCEAUX. — *Nos destinees*

LISTE DES RÉCOMPENSES

SECTION DE PEINTURE

Médaille d'Honneur

M. J.-J. Henner.

Deuxièmes Médailles

MM. A. Bouché, P. Sinibaldi, J. Adler, A. Leroux, G.-F. Roussel, H. Guinier, A. Dewambez, J. Wagrez, J.-H.-P. Lazerges, E. Wéry, P.-J. Jamin, Mlle A. Delasalle, MM. J.-G.-F. Sabatté, L. Gagneau, E.-G. Grandjean, E. Debon, J.-C. Aviat, J.-J. Enders, A. Prévot-Valéri, H. Umbricht.

Troisièmes Médailles

MM. L.-M.-J. Ridel, L. Cavallier, J. Laronze, E.-A. Guillon, M. Rieder, F. Soriano, L. Roger, M. Jeannin, C. Crès, E.-A. Rudaux, A.-H. Laissement, H. Coursselles-Dumont, H. Dabadie, J.-A. Duvocelle, L.-A. Truchet, L.-P. Félix, A.-V. Thomas, G.-A. Chicotot, G. Grosso, Mihie, A. Buffet, D. Lucas, M. Bohm, V.-F. Bourgeois, E.-H. Cauchois.

Mentions Honorables

M. A. Schuller, Mlle H. Stoffrengen, MM. N.-A. Laurens, Dudley-Hardy, Mlle J.-H. Labarthe, MM. G. Weiss, A.-A. Burrington, E.-L.-M. Delabarre, Mme R.-L. Detanger, MM. J.-C. Teilliet, G. Lavergne, J. Faehnlein, M.-J. Avy, P.-A. Brunet-Houard, Mme J.-C. Philippar-Quinet, MM. T. Duchateau, W. Chetwood-Aiken, E. Pascau, R.-A.-R.W.-S. Little, H.-H. Amédée, C. Wostry, H. Louvet, L. Mérou, Mme L. Lavrut, MM. F.-G. Rotig, H. Alberti, Mlle C. de Chaussé, MM. R.-B. Nisbet, J.-H. Wysmuller, R.-C.-E. His, R. Hall, Mlle C.-M. Thorel, MM. V. Guétin, G.-A. Grau, Mme L. de Loghadès, MM. E. Azéma, L Von de Velde, Mlles E. Desjeux, M. Térouanne, MM. Jacques-Marie, E.-W. Cot, D. Serafim, C.-L.-E. Signoret, J.-G. Dubois-Menant, Mme J.-L. Delissa, H. A.-M.-A. Roux-Renard, Mme B. Paymal-Amouroux, M. C. Hoffbauer, Mme E.-J. Faux-Froidure, Mlle H.-M. Trévor, MM. E. Allouard, V. Brugairolles, H.-T. Schafer, J.-P.-L. Tinayre, Mlle H. Dury-Vasselon.

SECTION DE SCULPTURE

Médaille d'Honneur

M. G. Gardet.

Premières Médailles

MM. H.-L. Levasseur, H. Lefebvre, P. Loiseau-Rousseau. *Gravure en médailles :* H. Dubois.

Deuxièmes Médailles

MM. V. Peter, J.-A. Bernard, H.-H. Plé, L. Laporte-Blairsy, A. Maillard, P. Roussel.

Troisièmes Médailles

MM. G.-E. Muhlenbeck, A.-C. Vermare, P. Darbefeuille, R. Stigell, L. Castex, E. Girardin, P. Ducuing, A. Carli, E. Derré, P.-E. Breton, E. Guillaume, C. Roux. *Gravure en médailles :* O. Yencesse, E. Dropsy.

Mentions Honorables

MM. N. Albisetti, Von E.-A. Anciaux, H.-E. Bécher, F. Benneteau-Desgrois, D. Bianchi, L. Chalon, C.-C.-J. Debert, T. Deman, M. Embil, H.-M. Galy, R.-F. Jeannin, E. de Jenlis, E.-G. Jullion, G. Laplagne, L. Oury, M. Roger-Marx, J.-H. Roudebush, J. Tarrit, A. Fernandez de Sa, Mlle M. Ducoudray, MM. E.-P. Raissiguier, C. Mathieu, Mme Abazzi, MM. A.-A. Caron, C. Paillet, J. Descomps, F. Michelet, Mlle M.-A.-V. Cailleaux, MM. P.-F. Berthoud, L. Roussel, P. Moreau-Vauthier, B. Saint-Hilaire, M. Roussel, L. de Monthieres, J. Cézar-Bru, J. Gabowitch, Mlle M. Gerson, MM. A.-M. Chabre-Biny, E. Peyronnet, M. Grouillet. *Gravure en médailles :* MM. F.-A.-M. Le Double, R. Bosselt, L. Janvier, L.-J.-H. Cariat, P.-F. Niclausse. *Gravure sur pierres fines :* M. Chereau.

SECTION D'ARCHITECTURE

Deuxièmes Médailles

MM. E. André, J. Bernard, en collaboration avec M. E. Robert, E. Robert, en collaboration avec M. J. Bernard, H.-F. Sirot.

Troisièmes Médailles

MM. C. Letrosne, H.-J.-E. Benard, L. Jaumin, C. Chauvet, P.-N.-H. Choret, G.-B.-M.-J. Munier, J. Charlet, E. Fatio, J.-E.-M. Bidoire.

Mentions Honorables

MM. G. Réchin, E.-H. Denby, T. Pietch, C.-A. Risler, H.-P.-A. Le Rille, H.-M. Lacouture, L. Cornille, C. Pawley, G.-J.-A. Lisch, H.-E.-J. Parmentier, H. Monestel, A. Bérard, L. Lahaure, J.-G. Rapin, A. Goujon, en collaboration avec M. E. Toussaint, E. Toussaint, en collaboration avec M. A. Goujon.

SECTION DE GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

Médaille d'Honneur

M. J. Patricot.

Deuxièmes Médailles

MM. J.-S. Payrau *(burin)*; A.-A. Georges-Sauvage *(lithographie)*; A.-C. Benard *(lithographie)*. M.-E. Honer *(lithographie)*; L.-V. Ruet *(eau-forte)*; L.-M. Gautier *(eau-forte)*; G.-A. Manchon *(eau-forte)*; A.-C. Coppier *(eau-forte)*.

Troisièmes Médailles

MM. A. Jamas *(burin)*; A.-F. Leleu *(lithographie)*; F. Bouisset *(lithographie)*; L. Bazin *(bois)*; E. Maitre *(bois)*; Mme C.-E. Chauvel *(eau-forte)*.

Mentions honorables

MM. A.-J. Delzers *(burin)*; R.-J. Serres *(burin)*; C.-N. Schutz *(burin)*; M.-C. Chambon *(burin)*; L. Casaux *(burin)*; Mlle M. Vernaut *(lithographie)*; MM. L.-L. Mahélin *(lithographie)*; M.-A. Martin *(lithographie)*; C. Barcinski *(lithographie)*; A. Colin *(lithographie)*; François *(bois)*; H.-A. Sorensen *(bois)*; L.-A. Chapon *(bois)*; M.-B. Labat *(bois)*; A. Andrin *(bois)*; P.-M. Roy *(eau-forte)*; P.-E. Blanc *(eau-forte)*; Mlle L. Le Rat *(eau-forte)*, MM. C. Pinet *(eau-forte)*; O. Payer *(eau-forte)*.

SOUS-SECTION D'ART DÉCORATIF

(dépendante des 4 sections)

Troisièmes Médailles

MM. E. Coupri, H. Thiébaut.

Mentions honorables

MM. A. Barré, A. Ledru père, E. Feuillatre. L.-E. Sieffert, Mlle A. Darbour, M. P.-L. Martin des Amoignes.

Prix Marie Bashkirtseff.

M. A.-M.-A. Roux-Renard,

Prix de Raigecourt-Goyon

M. E.-G. Marché.

ACQUISITIONS DE L'ÉTAT

PEINTURE

MM. Adler (J.) . . . . *Homme à la Blouse.*
Agache (A.-P.) . . . . *Etude.*
Alexander (J.-W.) . . . . . *Le Nœud vert.*
Anquetin (L.) . . . . *Décoration.*
Béronneau (M.-P.-A.) . . . . *La Femme au Chat noir.*
Biva (P.) . . . . *Pavots.*
Biva (H.) . . . . *Villeneuve-l'Etang, le soir.*
Buffet (P.) . . . . *Le négus Ménélick à la bataille d'Adoua.*
Burnand (E.) . . . . *Les disciples Pierre et Jean courant au sépulcre le matin de la résurrection.*
Cesbron (A.) . . . . *Le Bouquet de Roses à la guirlande.*
Chayllery (E.-L.) . . . . . . *Le Depart pour l'Ecole.*
Cottet (C.) . . . . *Au pays de la Mer (triptyque).*
Dabadie (H.) . . . . *Un Village à Bréhat.*
Dagnaux (A.) . . . . *Etude de nu.*
Dauchez (A.) . . . . *Les Brûleurs de Goémon.*
Delasalle (Mlle A.) . . . . . *Le Retour de la Chasse.*
Demont-Breton (Mme V.) . . *Hommes de la Mer.*
Devambez (A.) . . . . *Conversion de Marie-Magdeleine.*
Dufour (C.) . . . . *Le Village de La Frette.*
Duhem (Mme M.) . . . . *Les Communiantes.*
Duhem (H.-A.) . . . . *Douai, les derniers Remparts.*
Durst (A.) . . . . *Dindons (soleil couchant).*
Duvent (C.) . . . . *La Procession.*
Enders (J.-J.) . . . . *Rayon dans le Deuil.*
Foubert (E.-L.) . . . . . . *Dans les Joncs.*
Frédéric (L.-H.-M.) . . . . *Les Ages de l'Ouvrier (triptyque).*
Froment (P.) . . . . *Un Coin de cour (rue de Vaugirard la nuit).*
Guay (G.) . . . . *La dernière Dryade.*
Guéry (A.) . . . . *Clair de lune ; en Champagne.*
Guiguet (F.) . . . . *Intérieur.*
Guinier (H.) . . . . *Un Dimanche ; — enfants de Marie.*
Henner (J.-J.) . . . . *Portrait de Mlle L...*
Jamin (P.-J.) . . . . *Cité lacustre : — le retour des hommes est signalé.*
Joubert (L.) . . . . *La Seine à Vétheuil.*
Lamy (P.-F.) . . . . *Octobre.*
Leroux (A.) . . . . *Samson et Dalila.*
Leroy (P.-A.-A.) . . . . . . *Le Bain.*
Lockart (W.-E.) . . . . . . *La Célébration du Jubilé de S. M. la reine d'Angleterre dans l'abbaye de Westminster, 21 juin 1897.*
Maxence (E.-H.-M.-A.) . . . *L'Ame de la Forêt.*
Noirot (E.) . . . . *Polignac (Haute-Loire).*
Osbert (A.) . . . . *Poème du soir.*
Petitjean (E.) . . . . *Un « grain » dans un bassin ; — Dunkerque.*
Pierre (G.-R.) . . . . *Dans l'Atelier.*
Prinet (R.-X.) . . . . *L'Envolée.*
Quost (E.) . . . . *Bords de l'Orge, à Vaucluse.*
Romani (Mlle J.) . . . . . . *Salomé.*
Roussel (G.-F.) . . . . *« L'Empereur » ; — entrée des cendres de Napoléon Ier dans la chapelle des Invalides (15 décembre 1840.)*

Royer (H.) . . . . *L'Ex-voto.*
Sabatté (J.-G.-F.). . . . . . *Le Pauvre.*
Steck (P.-A.). . . . . *Symphonie (triptyque).*
Wallet (A.-C.). . . . . . . *Environs de Paris ; petit bras de la Seine, près de l'île de Vaux.*
Zo (H.). . . . . « *Ombre et soleil* » ; *au Cirque des Taureaux.*

AQUARELLES, PASTELS, DESSINS

MM. Bussy (S.). . . . . *Paysage* (pastel).
Le Gout-Gerard (F.-M.-E.). *Rentrée des Barques, fin du jour* (pastel).
Loup (E.) . . . . *Tapisserie* (pastel).

SCULPTURE

MM. Badin (J.-V.) . . . . *La Source dort*, groupe plâtre.
Breton (P.-E.) . . . . *Martyr*, statue plâtre.
Captier (F.-E.). . . . . . . *Premières Joies maternelles d'Eve*, groupe plâtre.
Carlès (A.-J.). . . . . *Etude*, buste marbre.
Choppin (P.-F.). . . . . . . *Un Enrôlé de 1792*, statue bronze.
Dercheu (J.) . . . . *Daphné changée en laurier*, statue marbre.
Escoula (J.). . . . . *Mort de Procris*, groupe marbre.
Gardet (G.). . . . . *Chiens danois*, statue marbre.
Gaudissart (E.). . . . . . . *Le Poète apporte aux foules le calme et la modération*, statue plâtre.
Lemaire (H.). . . . . *Roche qui pleure*, statue marbre.
Maillard (A.). . . . . *Chute d'Icare*, marbre.
Marqueste (L.-H.) . . . . . *Saint Jean*, buste d'enfant, marbre.
Michel. . . . . *Dans le Rêve*, statue marbre.
Roussel (P.). . . . . *Le Pèlerin de la vie*, bas-relief, plâtre.
Roze (A.). . . . . *Résurrection*, statue marbre.
Seysses (A.). . . . . *Le Retour*, groupe marbre.
Sicard (F.) . . . . *Le bon Samaritain*, marbre.
Thomas (G.-J). . . . . *L'Air*, statue marbre.
Tonetti (D.) . . . . *Discorde d'amis*, groupe plâtre.
Valton (C.). . . . . *Sous l'œil du Dompteur*, groupe plâtre.

OBJETS D'ART

M. Levillain (F.). . . . . *Histoire de Psyché*, coquillage, marbre noir.
M. Roiné (J.-E.) . . . . *Paix et Travail*, vase plâtre.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

PEINTURE

SCULPTURE

